

Lire dans ce numéro les fameux exploits de MARTIN-NUMA, le roi des détectives.

A 40

N° 10 — 1^{re} ANNÉE

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ANNONCES
Rue Saint-Joseph, PARIS
Les manuscrits non insérés ne sont pas renvoyés.

ABONNEMENTS ET CONCOURS
10, rue Saint-Joseph, PARIS
(On s'abonne dans tous les bureaux de poste)

PRIX : 10 CENT.

L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

FAITS DRAMATIQUES
ÉVÈNEMENTS PASSIONNELS
OU TRAGIQUES

ROMANS DE DÉTECTIVES
ET DE POLICE

LES DRAMES DE L'AMOUR
LES DRAMES DE LA VIE
LES DRAMES DE LA MORT

PARAIT CHAQUE SEMAINE

Une femme qui joue du surin

UN drame sanglant et mouvementé vient de se dérouler de nuit dans un hôtel meublé du quartier Montparnasse, 6, rue Decrès. Plusieurs locataires qui s'étaient pris de querelle avec le logeur, M. François Carpentier, en sont venus aux mains sous un prétexte des plus futiles et la rixe s'est terminée dans le sang.



1 L'hôtelier ayant refusé un litre de vin à un de ses locataires, un rémouleur, ayant un compte arriéré, celui-ci lui répondit agressivement et les injures commencèrent. Au bruit de la dispute, les autres locataires sortirent et, naturellement s'y mêlèrent comme cela arrive toujours : les uns prenant parti pour le logeur, les autres pour le rémouleur.



2 Immédiatement, on en vint aux mains, des horions furent échangés, ce fut un tumulte indescriptible dans un débrailé pittoresque. Hommes, femmes, roulèrent en une mêlée inouïe à travers les escaliers, avec des cris, des hurlements qui n'avaient plus rien d'humain. Au cours de la bagarre, il se trouva que la femme du rémouleur, Marceline Maucourt, blanchisseuse, 32 ans, fut particulièrement malmenée en raison de l'ardeur qu'elle mettait à soutenir son époux.

3 Perdant alors toute retenue, elle se baissa rapidement et sortit un couteau de son bas, puis en frappa rageusement à trois reprises le malheureux logeur, qui, atteint à l'avant-bras gauche, au mollet et à la cuisse droite, s'affaissa lourdement en poussant des cris lamentables. (Voir la suite page 2.)



4 Les gifles, les coups de poing et de pied tombant dru sur elle, la mirent au paroxysme de la fureur. Devenue en quelque sorte la tête de turc du moment, dépoitraillée, aveuglée par les coups et les cheveux dépeignés, elle fut saisie, tout à coup, par l'hôtelier, qui, au comble de la colère, voulant mettre fin au scandale, se mit à la malmenacer.

Voir page 11, notre CONCOURS DE GRAPHOLOGIE CRIMINELLE (facile, à la portée de tous)

36830

L'ŒIL DE LA POLICE

A la vue du sang, la plupart des locataires enfin rappelés à la raison, disparurent comme par enchantement et la reine, réentendit prudemment chacun leur chambre, abandonnant la malheureuse victime gémissante sur le pailier.



On avait envoyé des agents qui arrivèrent aussitôt et firent transporter l'hôtelier dans une pharmacie où il reçut les premiers soins nécessités par son état assez grave.

UNE DROLE DE CONFRÉRIÉ

Un ouvrier électricien, M. Prosper Deschamps, rue de Flandre, allait dîner à Pantin, chez un de ses amis lorsque boulevard Macdonald il rencontra une bande de jeunes

gens qui sous prétexte de lui montrer des curiosités sensationnelles l'emmènèrent dans l'arrière-boutique d'un bistrot où trônait mystérieusement derrière une table encombrée de bouteilles un grand moine affublé d'une casaque.

Deschamps, estomac de la tournure de ces choses qu'il n'avait pas prévues et fort perplexé, déclara tout simplement qu'il était pressé, mais qu'en attendant de revenir il voulait bien trinquer au futur rachat de ses vices...



Quand il se réveilla, vers onze heures du soir, l'électricien, la tête lourde, les membres courbaturés, constata qu'on lui avait dérobé 40 francs et sa montre.

Histoire de la Semaine

Vengeance de Femme

Monsieur le directeur il y a là quelqu'un qui désire vous parler. Je lui ai demandé sa carte, mais il n'a pas voulu me la donner.

— Ah bon, fit le directeur du Crédit Bordelais, faites entrer.

Le garçon de bureau se montra naturellement quelque peu surpris, car il n'était guère habitué à faire entrer ainsi des inconnus chez le patron.

— Vous voulez bien m'excuser, monsieur Pinson, lui dit-il, de vous avoir mandé ainsi en hâte, mais il s'agit d'une affaire intéressante pour vous.

— Vous voulez dire, monsieur Pinson, que vous avez été victime d'un vol important. Un de nos employés, Louis Gapiert, parvient au moyen de faux dans ses livres de comptabilité à distraire une somme de deux cent quatre-vingt mille francs.

— Parfaitement, interrompit le policier, et il fut de ce fait, condamné par la Cour d'Assises de la Seine à un nombre assez respectable d'années d'emprisonnement.

— Bon. Je vois que vous êtes bien au courant de l'affaire. Eh bien, nous avons pu arriver à faire condamner le coupable, mais de point le plus curieux est que nous n'avons aucune trace de l'argent dérobé.

Quand Gapiert fut arrêté, on ne trouva sur lui que quelques centaines de francs, et les perquisitions faites à son domicile n'ont amené que la découverte de trois billets de mille francs.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Mais non, monsieur, c'est justement ce que je ne sais pas. Mon mari m'a toujours dit que ce secret n'était pas le sien, il ne voulait pas me dévoiler cette cachette.

Mon interlocutrice était une femme de trente-cinq ans environ, qui avait dû être jolie, mais des souffrances ou physiques ou morales avaient laissé leur empreinte sur ses traits fatigués.

— Vous êtes bien M. Verneau, le directeur du Crédit Bordelais ? me demanda-t-elle. Je lui dis que c'était bien moi, en effet. Et tout de suite elle commença :

— Je viens vous voir au sujet des 280.000 francs volés par votre employé Louis Gapiert. Cette somme n'a pas été retrouvée et ne le serait probablement jamais, sans moi.

— Je vous avouer, monsieur, que j'étais dans le secret et que je profitai, en partie, de ce vol. J'avais une excuse ; mon mari était sans emploi depuis quelque temps, nous devions deux termes à notre propriétaire, et ma fille était très malade.

— Gapiert fut condamné et aucun soupçon ne planait sur nous. On ne pouvait nous inquiéter.

Pendant les premiers mois, nous vécûmes tranquillement. Toutes nos dettes criardes étaient réglées. Ma fille, bien soignée, se remit de son mal et Lafage, voulant mettre à profit la somme que Gapiert avait autorisée à prélever pour sa part, prit un petit commerce où nous fîmes d'assez bonnes affaires.

Le malheur voulut que nous eûmes pour cliente une dame Mèrel, une jeune femme quelque peu excentrique, d'une très grande beauté et dont Lafage devint éperdument amoureux.

— Les informations que j'obtiens ainsi venaient de bonne source, et je pus les vérifier par moi-même.

Mme Mèrel habite je ne sais où, mais Lafage demeure à l'hôtel du Nord, qui est situé à Boulogne dans l'avenue de la Reine. Je ne sais si cette misérable ignore ou non la provenance de l'argent, mais elle sait sûrement que Lafage dispose de la forte somme, et c'est pour cela qu'elle part avec lui.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Mais non, monsieur, c'est justement ce que je ne sais pas. Mon mari m'a toujours dit que ce secret n'était pas le sien, il ne voulait pas me dévoiler cette cachette.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

ses bottines pleines de boue et de gravier, comme s'il eût fait une longue course dans la campagne.

— Tout ceci m'intéresse fort, fis-je à Mme Lafage, mais il me semble que vous agissez ainsi dans un but de vengeance.

— En effet, monsieur. Je veux empêcher cette femme de me prendre mon mari et je ferai tout pour cela. J'aurais pu le dénoncer à la police, mais il aurait été certainement condamné pour vol par recel, et j'ai préféré venir vous trouver, pensant que si vous recouvriez la somme détournée par Louis Gapiert, vous abandonneriez toute poursuite contre Lafage.

— Hôtel du Nord, avenue de la Reine, à Boulogne ? demanda Pinson, en écrivant quelques notes sur un carnet.

— Oui, c'est l'adresse qu'elle m'a donnée. — Eh bien, je vais me mettre en route, et j'espère bien, avant longtemps, pouvoir vous donner de bonnes nouvelles. Ah, au fait, Mme Lafage vous a-t-elle donné le signalment de son mari ?

— Elle m'a dit qu'il était grand, fort, très rouge de figure, d'un tempérament apoplectique. Ses cheveux grisonnent et il porte la moustache.

— Monsieur Verneau, dit Pinson en riant, vous auriez fait un fort habile policier. Vous savez donner un signalment qui ferait trouver n'importe quel criminel.

II

L'hôtel du Nord était un établissement d'assez piètre aspect, comme on en rencontre dans la banlieue parisienne.

Pinson décida qu'au lieu d'y louer une chambre pour pouvoir surveiller Lafage, il ferait mieux de chercher logis en face de l'hôtel.

Mais d'abord Lafage était-il bien à l'hôtel du Nord ? Comment le savoir ? Le rez-de-chaussée de l'immeuble était occupé par un marchand de vins et Pinson crut bien faire en y allant prendre un café.

— Et le gros rougeaud, il n'est pas encore rentré ? demanda-t-il.

— Ah ! vous voulez parler de M. Lafage ? — Bien sûr, Sacré Lafage.

La « Souris » d'Hôtel

Deux inspecteurs de la Sûreté générale, MM. Benoit et Hennique, viennent d'arrêter, à Nice, une femme très élégante, assez jolie, bien connue sur le littoral sous le nom de Comtesse de Montel de Manola.

Très connue à la Sûreté générale où on la considère comme la plus habile « Souris d'hôtel » du monde entier, on la prenait tout récemment en filature, ce qui ne fut pas chose facile en raison de ses déplacements continus.

Un tricent de laine noire montrait son buste ; ses hanches étaient prises dans un jupon de soie, très collant et très court, tandis qu'elle avait dissimulé sa tête sous un léger voile noir.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Vous le connaissez ? — Nous sommes amis d'enfance. On était à l'école ensemble.

— Un bien brave garçon. — La crème des hommes. Ah, on n'en rencontre plus beaucoup comme lui ! Seulement il aime trop à courir le guilledou.

— Vous pensez ! Il a encore décauché hier soir et on ne l'a point vu d'aujourd'hui.

— Comment ? pas encore rentré ? Eh bien, vrai, Sacré Lafage.

— Oh, il va venir tout à l'heure, sur les midi.

— Assis à la fenêtre, et dissimulé par les rideaux, il guettait le retour de Lafage. Il était midi et les ouvriers commençaient à sortir des usines, quand le policier aperçut Lafage qui entra à l'hôtel du Nord.

— Elle m'a dit qu'il était grand, fort, très rouge de figure, d'un tempérament apoplectique. Ses cheveux grisonnent et il porte la moustache.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.



les résultats de la perquisition faite dans sa chambre elle se renferma dans le mutisme le plus absolu. Cette perquisition avait amené la découverte d'un attirail complet de cambriolage perfectionné en même temps que celle de très beaux bijoux et d'une somme de 4.000 francs.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.

— Cette révélation, vous le comprenez, monsieur Pinson, ne manqua pas de me surprendre. Et je ne pus m'empêcher de dire à Mme Lafage que, du moment qu'elle était au courant de ce vol par recel, elle devait aussi savoir l'endroit où la somme était cachée.



avait élevé la science du vol à un degré inconnu jusqu'à ce jour. Cette soi-disant comtesse avait même servi, à Nice, de marraine et sa filleule, aujourd'hui une jeune femme, avait pour elle une réelle affection ignorant tout de sa bizarre existence.



DE LA POLICE DANS L'OUEST

HORRIBLE FORFAIT. — Un domestique de ferme, Victor Kerbal, 23 ans, marié depuis un an à une jeune fille de Plougastel-Daoulas, était père d'une fillette de quelques mois qu'il avait accueillie avec joie. Mais des camarades stupides s'étant permis de mettre en doute sa paternité, le pauvre homme qui est borné se mit à prendre en haine l'innocente créature. Un soir tout en feignant d'embrasser sa femme, il saisit à la gorge la petite Anne-Marie qui dormait à côté de sa mère et l'étrangla féroce en lui enfonçant ses doigts dans la bouche.



ASSASSINÉ AU COURS D'UNE NOCE. — Un jeune cultivateur de 17 ans, Le Ludec, a été assailli à coups de couteau à la suite d'une scène de jalousie, et au cours d'une cérémonie de mariage, contre un mur de l'église de Pluneret, où on l'a retrouvé râlant. On a arrêté un nommé Guillerm, qui prétend ne se souvenir de rien, étant en état d'ivresse au moment du drame. LORIENT.



LA HACHE ET LE COUTEAU. — Un tripiier, M. Moreau, 37 ans, ayant voulu prendre fait et cause pour une dame Herry, chez laquelle il prend pension, et qui venait d'être insultée par deux jeunes gens, les nommés Botrel, 17 ans, et Louis Durand, 19 ans, les admonesta vertement. Durand, furieux de son intervention, chercha à le frapper avec une bouteille, mais Moreau esquiva le coup et d'une gifle bien appliquée l'envoya rouler à terre. Botrel arriva au secours de son camarade et s'emparant d'une hache à main il en frappa le tripiier d'un terrible coup à la tête lui faisant une blessure de sept centimètres. NANTES.



SOLDAT MEURTREIER. — Vers une heure du matin, un groupe de filles légères et de colporteurs s'étant pris de querelle rue de la Comédie, le soldat Lebrun, du 1^{er} colonial, au comble de la fureur s'élança sur la femme Gonye, et dégainant lui traversa la poitrine de part en part. CHERBOURG.

LE SECRET DE L'ENFANT

Grand Roman de Passion (suite)

PAR PAUL ROUGET

VII

DERNIER ESPOIR (suite).

C'était à l'étranger vraisemblablement... En Suisse... en Italie... plus loin peut-être... Qui pouvait savoir ?...

Un après-midi, un coup de sonnette retentit.

Yvonne et Madeleine se regardèrent... Toutes deux, elles pâlirent...

Et, de leurs lèvres les mêmes mots s'échappèrent.

— Mon Dieu... lui... Romane !

Spontanément, elles s'étaient levées. Ensemble, elles étaient allées vers la fenêtre, avaient écarté les rideaux.

A ce moment, Antoine Peltrot ouvrait la porte de la grille.

Les deux sœurs eurent un soupir de déception.

Non ce n'était pas Romane, mais un petit télégraphiste qui remettait au valet de chambre une dépêche...

Une dépêche !

Mon Dieu n'émanait-elle pas du comte ?... N'annonçait-elle pas le retour prochain du mari de Madeleine et des deux enfants ?...

Quelles nouvelles apportait ce morceau de papier bleu rectangulaire dont Peltrot venait de s'emparer tandis que s'éloignait le porteur de dépêches

Madeline et Yvonne s'étaient pris les mains... Elles tremblaient toutes deux violemment... mais l'aînée, plus faible encore, chancela.

La jeune fille dut glisser son bras sous celui de sa sœur pour la soutenir, l'amener doucement jusqu'à un fauteuil sur lequel elle la fit asseoir.

— Madeleine... du courage... C'est une bonne nouvelle... tu vas voir, ton mari nous apprend son arrivée pour demain... pour aujourd'hui peut-être.

— Puisse-tu dire vrai... Yvonne.

Sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec effort... tandis que ses paupières se fermaient et que, sous l'intensité de l'émotion, elle se laissait aller en arrière.

Quelques minutes plus tard, on frappa à la porte.

— Entrez, ordonna Yvonne.

La porte s'ouvrit et Victoire parut.

— Mademoiselle Yvonne, c'est une dépêche pour vous.

— Pour moi ? Donnez.

Madeline avait ouvert les yeux... mais dans ses prunelles une lueur désolée passait...

La dépêche était adressée à Yvonne... Elle ne venait donc pas du comte...

Déjà, de ses doigts fébriles, la jeune fille avait déchiré l'enveloppe.

Et, Madeleine, angoissée :

* Voir l'Œil de la Police n° 9.

— Ce n'est pas de lui... n'est-ce pas ?

Mais, Yvonne, aussitôt :

— Non... toutefois... cela revient peut-être au même...

D'un geste, la jeune fille congédiait la femme de chambre.

Puis tendant la dépêche à sa sœur :

— Tiens, lis.

Et celle-ci alors prenait connaissance du télégramme ainsi rédigé :

« Mademoiselle, veuillez passer entre quatre et cinq heures à mon étude.

» M^e TALBOY. »

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que le notaire a reçu une réponse de Romane... Pourquoi me ferait-il appeler s'il n'en était pas ainsi ?

La comtesse secouait tristement la tête.

— Je le souhaite, ma pauvre petite sœur, je le souhaite de tout mon cœur... Elle n'avait pas confiance.

À l'heure fixée, la jeune fille se présentait chez le notaire.

Cette fois, elle était introduite aussitôt.

Le gros homme avait le visage plus rouge encore que d'habitude... marbré de taches violettes... les yeux à fleur de peau... il semblait guetté par l'apoplexie.

Ce fut Yvonne qui, la première, parla.

— J'ai reçu votre télégramme, Monsieur, et vous le voyez, je me suis rendue à votre convocation.

— Vous avez bien fait, mademoiselle, car j'ai à vous entretenir d'une chose grave.

— Concernant le comte Lackau ?

Il fit un signe de tête affirmatif.

— Vous lui avez transmis la lettre que je vous avais remise à cette intention ?...

— Oui, mademoiselle...

Il s'arrêta une seconde, puis brusquement :

— Monsieur le comte m'a répondu ce matin...

— Il vous a répondu...

— Oui...

— Alors... il a reçu la lettre de ma sœur ?...

— Il l'a reçue...

Yvonne tressaillit... mais de joie... à présent.

Elle ne doutait plus de la réussite de la tentative faite par elle et par sa sœur...

Comment eût-il pu en être autrement... Mais voici que le notaire poursuivait :

— Il l'a reçue... oui, mais mon client... a refusé d'en prendre connaissance. Il me la renvoie donc... afin de la remettre à madame la comtesse Lackau, en me défendant à nouveau et plus que jamais de dévoiler le lieu où il s'est retiré...

Yvonne, hébétée, avait écouté ces pa-

roles en se demandant si elle ne rêvait pas... si ce qu'elle entendait était bien réel...

Mais elle ne put longtemps douter... Maître Talbot lui tendant une enveloppe qu'il avait prise sur son bureau, ajoutait :

— Voici cette lettre... je regrette, mademoiselle, de n'avoir pu vous donner satisfaction...

Yvonne n'avancait pas la main.

Ses oreilles bourdonnaient...

Ainsi Romane... par un entêtement qu'elle ne comprenait pas, qu'elle ne pouvait s'expliquer, Romane repoussait froidement et de parti pris... l'unique chance qu'il possédait de retrouver le bonheur... de rendre aux autres la tranquillité... la paix de l'existence...

Ah !... c'était affreux !

Alors... c'était donc vrai qu'elle ne verrait plus son enfant... que Hugues était à jamais perdu pour elle !

Dans son obstination à vouloir lutter quand même... à se refuser à admettre l'irrévocable, elle dit :

— La résolution de mon beau-frère est épouvantable, monsieur... Elle prive ma sœur de l'unique moyen qu'elle avait de se justifier... Il faut que vous le compreniez... Il faut que vous nous aidiez à triompher de l'entêtement du comte qui, s'il persévère dans son attitude, causerait notre perte et la sienne... Il faut son adresse...

Mais le notaire redressant son énorme tête congestionnée.

— Inutile d'insister, mademoiselle.

« Je suis décidé à obéir aux ordres de mon client.

» Si vous devez connaître un jour l'endroit où il vit... ce ne sera pas par moi... je vous en donne ma parole. Au surplus, j'ajouterais que ce ne sera pas davantage par mes employés, car c'est moi personnellement qui, sur le désir formel exprimé par le comte Lackau, ai procédé à la liquidation de son compte.

« Je suis donc seul à connaître le lieu de sa résidence...

» Les lettres du comte Lackau, en ma possession, ont été détruites...

« La quittance qu'il m'a remise... de la somme à lui restituée par moi... est datée de Paris.

« Vous le voyez, mademoiselle, toutes les précautions sont prises et bien prises pour que le secret du mari de madame la comtesse soit bien gardé. Agréez tous mes regrets de n'avoir pu vous satisfaire.

Il eut un geste de la main... comme pour congédier la jeune fille...

— Par pitié... monsieur...

— Je vous le répète ce que vous me demandez est impossible.

FEUILLETON DE L'Œil de la Police (10).

LEQUEL DES TROIS ?

Grand Roman policier inédit par A.-K. GREEN

CHAPITRE XIII Indices divers (suite).

Nous avions tous reçu une convocation pour le jeudi dans le cabinet du juge d'instruction. Au jour dit je fus un des premiers à y arriver. Rien de ce qui se passa ne fut perdu pour moi, pas un mot, pas un geste, pas un signe.

Mlle Saughey, qui entra au bras de Lionel Hardy portait un voile assez épais pour cacher complètement son visage, mais on distinguait à travers le soyeux tissu l'expression d'inquiétude et de douleur qu'elle cherchait ainsi à dérober à la foule.

George, qui avait repris son sang-froid habituel, dominait de sa haute taille un groupe de témoins dont quelques-uns seulement m'étaient connus. Le docteur Bressant était assis à côté de moi. Il ne desserrait pas

* Voir l'Œil de la Police n° 9. Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

les dents et de mon côté je ne cherchais pas à troubler ses méditations, sachant à quel point il était affecté par la mort prématurée de celui qui depuis tant d'années était son client et son ami.

C'est moi que le magistrat interrogea le premier. Le lecteur connaît déjà tous les détails que je pouvais lui communiquer. Je passerai donc rapidement sur cette partie de l'audience, dont le seul résultat fut d'éveiller une certaine curiosité au sujet du motif que pouvait avoir le défunt en appelant à lui un étranger dans des circonstances aussi graves, alors que la présence des siens auprès de lui eût semblé tout indiquée.

Ce fut ensuite le tour de divers médecins légistes, experts en toxicologie. Ceux-ci témoignèrent que la mort de M. Hardy n'avait pas été amenée par des causes naturelles, mais par l'ingestion, dans son organisme, d'une quantité d'acide prussique plus que suffisante pour terrasser l'homme le plus robuste.

Il se fit alors une courte suspension d'audience dont je profitai, en ma qualité de conseiller légal de Mlle Saughey, pour avertir celle-ci, comme j'en avais pleinement le droit, d'être très prudente en répondant aux questions qu'on lui poserait.

Le regard de surprise mêlé d'indignation qu'elle me lança me fit du bien au cœur.

— Je n'ai rien à cacher, dit-elle fièrement. On ne peut me poser aucune question à la-

quelle je ne puisse répondre en toute sincérité. Je m'inclinai sans rien répondre.

Lorsqu'elle enleva son voile pour répondre aux questions du juge d'instruction, je me rendis compte, à l'émotion qui me saisit, de l'empire qu'avait déjà pris sur moi cette jeune fille que je connaissais à peine. Un murmure discret d'admiration circula dans l'assistance à la vue de ses traits fins et distingués. Chacun tint ses yeux fixés sur elle pendant qu'elle répondait aussi nettement et aussi consciencieusement que possible aux questions du magistrat.

Voici, en substance, quelle fut sa déposition : Je m'appelle Geneviève Saughey. M. Hardy était mon oncle maternel. Je lui servais souvent de secrétaire et c'est moi qui, généralement, écrivais ses lettres à la machine. J'avais coutume d'entrer dans son cabinet de travail et d'en sortir comme si cette pièce eût été la mienne.

« Le soir de sa mort j'avais écrit ainsi plusieurs lettres, après quoi, me sentant un peu fatiguée, j'étais montée dans ma chambre. Je ne pus me décider à me coucher, cependant, sans faire une nouvelle tentative pour l'aider à terminer sa correspondance, encore plus chargée ce jour-là que de coutume.

« Je redescendis donc vers dix heures. Quelques instants auparavant j'avais entendu un bruit de pas dans le vestibule, puis la voix de Claire causant avec quelqu'un dans l'es-

calier, mais je ne rencontrai personne. J'avais pris, d'ailleurs, par le petit escalier, comme je le fais souvent quand je suis pressée.

« Comment vous dire l'horreur, l'épouvante dont je fus saisie en ouvrant la porte du cabinet. Mon cher, mon bon oncle, gisait à terre...

Un sanglot lui coupa un instant la parole, mais elle reprit bientôt.

— Il était mort. Je m'approchai en chancelant de la table au pied de laquelle il était tombé. Machinalement mes yeux se portèrent sur la lettre inachevée que mon oncle avait dû écrire lorsque la mort l'avait surpris. Une sorte d'instinct m'avertissait que j'y trouverais quelque message suprême, une indication, au sujet de cette fin prématurée.

Je ne me trompais pas. Les cinq mots isolés qui terminent la lettre sans se rattacher en rien à ce qui précède, ne pouvaient admettre qu'une seule interprétation surtout pour moi particulièrement, avec la connaissance que j'avais du terrible secret que mon oncle m'avait confié.

Cet avertissement me parut s'adresser à moi seule. C'était une lourde responsabilité. Je sentis qu'il me fallait le temps de réfléchir, de prendre une décision. Craignant d'être surprise, je déchirai d'une main tremblante la partie de la feuille où se trouvaient les paroles fatales, et l'emportant, je courus me cacher dans les combles de la maison sans



DE LA POLICE DANS LE SUD-OUEST

FACTEUR DES POSTES COUPÉ EN DEUX. — Entre Maulévrier et Cholet, à 150 mètres du passage à niveau n° 29, le mécanicien Roy conduisant le train qui va de Bressuire à Cholet ayant senti une forte secousse stoppa et descendit de sa machine. Ayant examiné l'avant il attrapa à lui un soulier encore chaussé d'un pied sanglant... découvrit le corps d'un homme coupé à la hauteur du bassin; un képi de facteur se trouvait à côté. La victime était un nommé Jules Benoit, facteur des postes de Maulévrier, révoqué depuis trois ans.

MAINE-ET-LOIRE.



AUX APPONTEMENTS DE PAUILLAC. — Au moment de l'embauche des ouvriers employés aux appontements, trois d'entre eux, Fortage, Martjal et Piconnet se rendaient à bord du vapeur norvégien 'Karmo' chargé des poteaux de mines. Lorsque par suite d'un faux mouvement Fortage et Piconnet se heurtèrent et tombèrent à l'eau. Le courant très violent entraîna Piconnet sous le pont où il disparut, tandis que son camarade se maintenait sur l'eau et parvenait à saisir une échelle qu'on lui tendait. Le corps de Piconnet n'a pas été retrouvé.



MORT D'UN OUVRIER COUVREUR. — M. Jean Jona, couvreur, était occupé sur une échelle appuyée contre un toit en réparation, lorsqu'un camion venant à passer heurta l'échelle et la fit basculer, précipitant à terre le malheureux qui se tua sur le coup.



VOL AUDACIEUX. — Mme Claire Picoit, 23 ans repasseuse, rue des Palanques, rentrait chez elle portant d'une main un farot et de l'autre son porte-monnaie renfermant une dizaine de francs, lorsqu'un individu qui la suivait se rua sur elle, lui arrachant son porte-monnaie et s'enfuit à toutes jambes. Arrêté, le voleur Miguel Pablo, 24 ans, originaire d'Espagne, a prétexté qu'il avait faim n'ayant pas mangé depuis trois jours.

BORDEAUX.

réfléchir qu'on viendrait certainement m'y chercher, qu'on trouverait ce papier, que... que...

Elle ne termina pas la phrase commencée. J'avais comme une impression que si elle était entrée jusque-là dans tant de détails, c'était surtout pour éviter les questions que n'aurait pas manqué de lui poser le juge pour peu qu'elle eût fait preuve de la moindre réticence.

Arrivée à ce point de son récit elle s'arrêta court, émue sans doute des regards irrités de ses cousins. Si elle se trompait, après tout, en attribuant un caractère aussi compromettant à ces parois si simples ou d'autres, peut-être, n'aurait rien vu de pareil si elle-même, par son imprudence, n'eût attiré l'attention du magistrat! Mais la lettre, la fameuse lettre adressée aux trois frères? Elle était certes assez explicite, celle-là. Après l'avoir lue, aucun doute ne pouvait subsister dans l'esprit du juge. Il eût donc été bien inutile de tergiverser, même si sa conscience le lui eût permis.

Ce ne fut pas moins avec une inquiétude visible qu'elle attendit la question suivante. Le juge venait de prendre sur son bureau la lettre en question. Alfred s'oublia un instant jusqu'à lancer à ses frères un regard angoussé auquel ceux-ci ne répondirent point. Ils avaient sans doute assez à faire à ne pas perdre contenance eux-mêmes, devant l'épreuve qui se préparait.

— Oh!... ne prononcez pas ce mot... qui tuerait ma pauvre sœur.
— Vous êtes un honnête homme, monsieur.

— Vous ne permettrez pas qu'une action aussi épouvantable s'accomplisse... irrémédiablement.

— Vous serez bon... vous sauverez malgré lui celui dont l'aveuglement, je vous le répète, peut causer la perte de ma sœur et la sienne.

— Réfléchissez, monsieur, laissez-vous fléchir... Dieu vous le rendra un jour en bienfaits pour vous et pour ceux qui vous sont chers.

— Il est des devoirs avec lesquels on ne peut transiger... Le mien est de ceux-là.

— Oh! ce n'est pas là votre dernière parole... Je reviendrai vous voir, monsieur, et ma sœur m'accompagnera.

— Mieux que moi, elle plaidera sa cause auprès de vous...

— Et vous reviendrez sur votre décision...

Il eut un geste de dénégation.

— Jamais, mademoiselle...

Elle était debout :

— Oui... je reviendrai avec ma sœur... dès que l'état de la comtesse Lackau lui permettra cette démarche... Vous nous écouteriez... vous nous sauverez...

Et elle sortit, avant qu'il ait pu répondre.

Elle regagna l'hôtel de l'avenue du Bois, où Madeleine attendait son retour dans une anxiété terrible.

La jeune fille lui conta le résultat de son entrevue avec le notaire.

— Je te disais bien de ne pas espérer. Yvonne... Tu vois, c'est fini... fini...

La jeune fille protesta énergiquement :

— Non... pas encore... Sous des dehors rudes, maître Talboy est un fort brave homme. Il aura pitié de ton malheur... et quand il te verra, il se laissera émouvoir... A toi... oui, il donnera l'adresse de Romane... Dans deux ou trois jours... dès que tu seras en état de sortir nous nous rendrons rue de Castiglione...

Par ailleurs, Yvonne ne voulant négliger aucune chance de réussite, avait fait prendre, par une agence des environs de l'Opéra, des renseignements dans toutes les gares de Paris.

Mais là... il avait été impossible de rien savoir...

Au cours de la nuit, indiquée par la jeune fille... et qui était celle du départ de Romane, des deux enfants et de Michel, le vieux domestique russe, bien des billets avaient été délivrés pour l'étranger... Mais dans aucune gare sauf à celle Paris-Lyon-Méditerranée où il avait été pris en même temps... pour Vintimille... deux places entières et une demi-place pour un enfant... on n'avait signalé le passage de voyageurs pouvant répondre au signalement fourni par Yvonne.

En suivant, par acquit de conscience, cette dernière trace, on avait reconnu qu'il ne s'agissait pas des personnes recherchées... mais d'un monsieur, d'une dame et d'un bébé : un garçonnet de quatre ans... lesquels, après un séjour de cinq jours seulement à Vintimille étaient rentrés immédiatement à Paris.

Il ne fallait pas... à l'aide de rensei-

gnements recueillis dans les gares prétendre aboutir à un résultat...

Il n'y avait plus d'espoir que dans le concours du notaire, si Madeleine parvenait à le décider...

Là, pour les deux malheureuses, était la seule chance de salut...

Il fut résolu, Madeleine allant mieux, que le lendemain même les deux sœurs se rendraient chez M^e Talboy.

Yvonne voulait espérer quand même en la pitié du notaire.

Elle parvenait même à rendre un peu de courage à la mère d'Arlette, dont l'abattement était extrême.

Mais voici que le matin même, alors que la comtesse, avec mille peines, mille difficultés, vaquait à sa toilette... voici que, étendue sur une chaise-longue Yvonne déjà prête, et lisant... le *Petit Parisien*... voici qu'Yvonne poussait soudain un cri de stupeur et aussi de désespoir.

Sa sœur se retournait, alarmée.

— Qu'as-tu? questionna-t-elle.

La jeune fille s'était laissé tomber tout de son long sur la chaise-longue... et le journal gisait à ses pieds.

Elle était d'une pâleur mortelle.

— Oh! mon Dieu... mon Dieu... bégayait-elle.

Madeleine s'approchait.

— Lis... murmura la jeune fille... en reprenant dans ses mains tremblantes le journal où elle désignait à sa sœur, imprimé en gros caractères, un titre :

NÉCROLOGIE

Et Madeleine, dont le sang subitement refluait au cœur, Madeleine, lisait les lignes suivantes :

» Hier soir, à son domicile est mort subitement... d'une attaque d'apoplexie, Maître Talboy le notaire parisien bien connu. Les obsèques auront lieu demain jeudi... on se réunira au domicile mortuaire, à dix heures précises du matin...

A son tour, Madeleine laissait s'échapper le journal entre ses doigts.

— Alors... alors... bégaya-t-elle... cette fois tout est perdu.

Et elle s'effondra sur un fauteuil...

Où... leur dernier espoir sombrait... Cet homme que, à force de supplications et de prières, elles auraient pu fléchir peut-être... cet homme était mort... emportant dans la tombe le secret de Romane...

Maintenant... à jamais... sans doute, si un hasard miraculeux n'intervenait pas en leur faveur, les deux sœurs allaient être malheureuses... vivre loin des êtres adorés... que, de toutes les forces de leur cœur... elles appelaient...

Et voici que devant leurs yeux... une vision d'horreur s'évoquait...

Pour Yvonne... c'était celle d'un enfant rose aux longues boucles blondes... le petit Hugues étendu sur un lit... tout pâle... les yeux mi-clos... mort peut-être...

Pour Madeleine... celle d'une fillette déjà grande... qui s'en allait au bras d'un homme vieilli profondément... au bras d'un homme à qui elle disait :

— Puisque telle est la volonté, père... je ne prononcerai jamais plus le nom de celle que tu veux que j'oublie... et qui est morte.

Le juge lui adressa un regard d'encouragement. Mais la bienveillance qu'il pouvait ressentir pour elle ne pouvait lui faire oublier son devoir, qui était de rechercher la vérité avant tout. Il enjoignit donc à Geneviève d'exposer les circonstances auxquelles elle faisait allusion; en d'autres termes d'expliquer comment M. Hardy en était venu à écrire cette lettre. L'agitation de la pauvre enfant croissait de plus en plus.

— La lettre ne s'explique-t-elle pas d'elle-même? Je vous en supplie, monsieur, épargnez-moi cette douleur. Les fils de mon oncle ont été pour moi comme des frères. Ne me faites pas répéter ce qui s'est passé entre mon oncle et moi ce jour funeste où il s'ouvrit à moi des soupçons qui l'obsédaient.

— J'en suis au regret, mademoiselle, mais je me vois absolument obligé d'insister. Je veux bien, cependant, vous donner quelques instants pour vous remettre.

Elle s'affaissa plutôt qu'elle ne s'assit sur sa chaise. Je me sentis une indignation sans bornes en voyant le peu de sympathie que témoignaient à leur cousine ces trois hommes qui tous avaient dû, jusque-là, n'éprouver pour elle que de la tendresse.

Je dois dire que si j'avais été plus désintéressé moi-même, dans la circonstance, je me serais rendu compte qu'eux aussi avaient le plus grand besoin de sympathie. C'est pour eux, surtout, que les questions du magistrat étaient grosses de menaces.

Le soir même, Maurice Nantennes, de retour du voyage qui l'avait... durant quelque temps... tenu éloigné de Paris, se présentait à l'hôtel...

Il voulait revoir encore Yvonne, savoir ce à quoi définitivement elle était résolue...

Il était grave et triste... On voyait qu'il avait souffert...

En lui cependant pas de soupçon... Sa tristesse s'accrut quand son regard se posa sur Yvonne, sur la chère jeune fille qu'il aimait de toutes les forces de son âme et qui, pour des motifs qu'il ne comprenait pas, qu'il ne s'expliquait pas nettement, se déroba à lui... refusait, quant à présent, du moins, disait-elle, de devenir sa compagne.

Pourtant elle l'aimait.

Alors, à quel mobile obéissait la jeune fille?

Certes, lui, dont l'âme était toute de sensibilité, il comprenait mieux que quiconque qu'on pût prendre part à la douleur, à l'affliction d'une sœur.

... Mais pas, cependant, au point de lui sacrifier la félicité de toute son existence.

Pourtant Yvonne ne put ou ne voulut lui faire qu'une réponse... semblable à celle qu'elle avait donnée à Maurice lors de leur dernière entrevue.

Non... elle ne repoussait pas... l'amour du jeune homme qui, maintenant, était le seul espoir de sa vie...

Mais tant que le malheur accablait cette sœur chérie... tant que celle-ci n'aurait pas reconquis la tranquillité... tant que son mari et ses deux enfants... ne lui seraient pas rendus... elle... Yvonne, ne pouvait consentir à répondre à l'amour qui s'offrait à elle.

Son bonheur serait incomplet, et elle se le reprocherait comme une offense à la peine, au deuil d'une malheureuse que le ciel, inexorable, avait si cruellement frappée.

Elle aimait Maurice... oh! oui... mais elle ne serait à lui que plus tard, lorsqu'elle aurait aidé Madeleine à reconstituer le foyer détruit...

Et, comme le jeune homme, désolé, secouait la tête, disant que, vu la résolution du comte et la culpabilité de la comtesse, ce ne serait sans doute jamais, elle n'avait pu empêcher deux larmes de jaillir de ses yeux...

Il l'avait regardée longuement, tristement... comprenant de nouveau qu'il se trouvait en présence d'un mystère qui restait pour lui inexplicable...

D'un mystère qu'il devait respecter et dont il ne cherchait pas à soulever le voile...

Et, s'inclinant devant la jeune fille, après lui avoir pris la main, il avait dit gravement, résolument :

— Yvonne... mon cœur est de ceux qui ne se reprennent pas...

— Je vous l'ai donné pour jamais... Je sais qu'en agissant comme vous le faites vous ne pouvez qu'être guidée par un sentiment noble et digne...

— Vous m'imposez une épreuve douloureuse devant laquelle je m'incline...

— Je souhaite qu'elle ne dure pas trop longtemps... mais dut-elle durer toute la vie, que je n'aurai pas de regrets... — Vous savez où m'écrire.

A la reprise de l'interrogatoire, le juge d'instruction commença par se faire raconter par Geneviève ce qui s'était passé entre son oncle et elle. Les premières réponses de la jeune fille ne firent d'ailleurs que confirmer le récit de M. Hardy tel que celui-ci l'avait fait dans la lettre déjà connue du lecteur. Je ne reproduirai ici que la suite de cet interrogatoire émouvant.

— Après ces premières confidences, M. Hardy vous a-t-il jamais reparlé de la tentative d'empoisonnement dont il avait été victime?

— Non, monsieur.

— A-t-il jamais repris de ce médicament qui avait failli lui coûter la vie?

— Non, monsieur, pas que je sache. Je n'en ai plus jamais revu dans la maison.

— Mais il en restait dans le flacon?

— Pardon, monsieur, mon oncle me l'avait fait vider dans le seau.

— Et il n'y a jamais fait aucune allusion?

— Plus jamais après ce jour-là.

— Il en avait parlé à table auparavant?

— Incidemment, voilà tout. Il nous a raconté, en plaisantant, les recommandations du docteur Bressant et le danger qu'il y avait à prendre une dose trop forte de ce remède qui lui faisait tant de bien. Il m'a taquinée aussi sur mon insistance à ne laisser personne que moi lui préparer sa potion.

— Cette potion, la lui prépariez-vous jamais en présence de ses fils?

» Le jour où vous croirez pouvoir disposer librement de votre cœur, dites-le-moi et j'accourrai...
 » D'ici là, vous ne me verrez point...
 » A quoi bon nous imposer des souffrances inutiles !
 » Yvonne... je vous aime... Yvonne, je vous aimerai toujours... Yvonne, vous serez mon seul... mon unique amour...
 C'est à peine s'il avait pu prononcer les derniers mots car son émotion était extrême...

Il avait appuyé ses lèvres sur la main de la jeune fille, qui semblait prête à défaillir, mais dont les yeux, brillant d'un feu intense, accusaient une décision irréductible.

Elle répondait :
 — Moi aussi, Maurice... je suis et ne serai qu'à vous, je vous le jure...

Et, après un dernier regard... une dernière étreinte de leurs mains frémissantes, il était sorti, disant encore :

— A jamais... à vous... Yvonne...

Mais, quand il avait été parti... la jeune fille s'était laissée tomber défaillante sur un fauteuil. Puis prenant sa tête entre ses mains, les yeux grands ouverts, fixement, interrogeant l'avenir, elle avait murmuré :

— Oui... à toi, mon bien-aimé... à toi toute... mais lorsque j'aurai retrouvé mon petit Hugues...

Puis, après une pause d'angoisse, elle avait achevé, d'une voix où passait toute la détresse, toute l'immense détresse de son âme :

— Si je le retrouve jamais !

DEUXIÈME PARTIE

I

RENCONTRE.

— Mais, je ne me trompe pas, c'est bien là ce vieux Germain !
 — En chair et en os.
 — Tu ne me remets pas ?
 — Si. C'est à Antoine... à Antoine Peltrot, le mari de Julie, que j'ai le plaisir de parler. Par Dieu, c'est là une rencontre à laquelle je ne m'attendais guère.

— Moi non plus et, pour ma part, j'en suis enchanté. Je dis « pour ma part », car tu sembles mettre une hésitation... peu flatteuse, mais bien excusable, je l'avoue... à reconnaître un vieil ami, un ancien collègue qui lui, à ce qu'il paraît, est doté d'une mémoire plus fidèle.

Les deux hommes que le hasard venait de placer face à face s'étaient arrêtés sur le trottoir du carrefour Châteaudun, à l'angle du faubourg Montmartre.

Il était quatre heures de l'après-midi. Autour d'eux, c'était un bruit assourdissant de voitures, une rumeur de vie, un mouvement de foule intense, la fièvre d'une ville pareille à une fournaise.

Après avoir passé familièrement son bras sous celui de son compagnon, Peltrot reprit :

— Allons, ne te fâche pas... je plaindrais tout bonnement. Ce n'est pas d'hier que je te connais et j'apprécie comme il convient, c'est-à-dire au plus haut degré, la sincérité de ton amitié. Es-tu satisfait à présent ? En vérité, si je pensais à quelqu'un, ce n'était pas à toi. Que deviens-tu ? Es-tu toujours en service chez la comtesse Lackau ?

— Quelquefois lorsqu'ils se trouvaient là. Ma seule préoccupation était de bien compter les gouttes.

— Et depuis ?
 — Mon oncle a demandé à prendre un narcotique moins dangereux et le docteur Bressant lui a ordonné du chloral.

La dignité, la simplicité de ses réponses avaient acquis à Geneviève les sympathies de tous les assistants. Je croyais l'interrogatoire terminé et j'espérais qu'elle pourrait se retirer. Mais le juge ne l'entendait pas ainsi. Après un instant d'hésitation qui nous prépara plus ou moins à ce qui allait venir, il lui adressa de nouveau la parole :

— Si désireux que je suis, mademoiselle, de ménager le plus possible vos sentiments, je me vois obligé de vous poser une question un peu délicate. Veuillez me dire si comme semblent le faire prévoir certains passages de cette lettre, vous êtes fiancée à l'un ou l'autre de ces jeunes gens ?

Un frémissement, de curiosité chez les uns, d'agitation chez les autres, parcourut l'assistance, et je ne crois guère me tromper en disant que tous, sans exception, furent soulagés d'entendre la jeune fille dire doucement :

— Non, monsieur, il n'a jamais été question de rien de pareil. J'ai vécu au milieu d'eux comme une sœur.

Tout autre homme qu'un juge d'instruction se le serait tenu pour dit, et se serait

abstenu de tourmenter davantage la pauvre enfant. Mais un magistrat ne doit pas, ne peut pas se laisser empêcher, par délicatesse de sentiment, de faire son devoir jusqu'au bout. Gêné lui-même presque autant que la jeune fille, il crut devoir insister.

— Est-ce à dire qu'aucune parole d'amour n'a été prononcée entre vous et l'un ou l'autre de ces messieurs ?
 Elle rougit péniblement.

— Je n'ai pas dit cela. George m'a plus d'une fois fait l'honneur de me demander ma main. Je n'ai pas cru devoir la lui accorder.

— Et votre cousin Alfred ? continua le juge impitoyable.

Les yeux de Mlle Saugey se baissèrent. Alfred... il n'a jamais cherché à empiéter sur ce qu'il regardait peut-être comme les droits de son frère, murmura-t-elle d'une voix brisée.

Quelque chose dans les paroles ou dans l'attitude de la jeune fille eut le don d'exaspérer George, qui se leva d'un bond. Il se rassit, cependant, presque aussitôt, comme honteux de s'être ainsi trahi. Peut-être aussi craignait-il l'encouragement que pourrait trouver son frère, sur les lèvres duquel errait un sourire ironique.

Une chose bien certaine c'est qu'à partir de ce moment tous les assistants comprirent clairement ce qui m'était apparu depuis longtemps, à savoir que les deux frères

— Toujours. La place est bonne et vaut qu'on s'y tienne.

— C'est là mon avis.

— Bah !... et depuis quand ?

— Depuis que le malheur a fait de moi un sage, ami Germain. Lorsque j'ai quitté la comtesse, rapport à Julie qui venait d'être congédiée, car après le drame qui avait précédé le départ du comte, il n'y avait plus, à l'hôtel de l'avenue du Bois, d'enfant à qui elle pût donner ses soins, je me figurais que nous trouverions immédiatement, l'un et l'autre, une situation équivalente à celle que nous avions perdue. Ouite ! comme si c'était là chose facile. Bientôt il me fallut déchanter en constatant l'inanité de nos efforts, à Julie et à moi, pour nous caser dans la même maison... D'autre part, dans les places que séparément nous occupâmes, nous ne fîmes pas long feu... La guigne nous poursuivait... la guigne noire qui, lorsqu'elle vous prend dans son étau, ne vous lâche plus, la guêpe, et vous pousse vers l'abîme.

» A toi, je puis tout confier sans honte.

» Ma pauvre femme et moi, nous avons été très malheureux.

— Et... à présent ?

— A présent, c'est pis encore peut-être. Quand on s'enlize dans la misère, c'est le diable pour en sortir.

— Pauvre vieux !... Au fait, je ne t'ai pas demandé des nouvelles de la santé de Julie.

— Mauvaises... excessivement mauvaises... Elle est tombée malade il y a de cela six mois et depuis il lui a été impossible de se remettre.

Du doigt il montra sa poitrine.

— C'est là qu'est le siège du mal... Peut-être travaillera-t-elle longtemps encore... Mais jamais elle ne guérira.

» Quoiqu'elle ait beaucoup changé et que tout travail... depuis longtemps... lui soit interdit, elle n'a pas conscience de la gravité de son état... C'est un bonheur pour elle... Et il faut croire que je vaudrais mieux que ma réputation, car tout mauvaise tête qu'on me prétende, jamais je n'ai songé à l'abandonner.

» Nous ne sommes pas mariés, c'est vrai, mais c'est tout comme, puisque... Il se mordit les lèvres... s'interrompit brusquement.

Mon Dieu, était-il bête de s'oublier à jacasser ainsi et quel besoin avait-il de confier à Germain un détail de l'existence de Julie et de la sienne jusqu'alors demeuré secret pour tous... un détail qu'il n'était pas utile que le domestique de la comtesse connût... ni lui, ni personne d'ailleurs.

Non pas qu'il eût contre l'honnête garçon la moindre défiance.

Mais enfin chacun a ses « petites affaires »... ses petites affaires qui ne regardent pas les autres, et toute vérité n'est pas bonne à crier sur les toits.

Non, certes.

La peste était de son inconséquence ! Heureusement, la réflexion avait arrêté à temps les paroles imprudentes prêtes à s'échapper de sa bouche.

Germain, intrigué, levait les yeux vers lui.

— Tu n'achèves pas ? interrogea-t-il.

— Oh ! je voulais dire... tout simplement... qu'un homme et une femme

n'ont pas besoin de passer devant monsieur le maire pour s'aimer sincèrement et vivre en bonne intelligence.

Le domestique eut un geste d'approbation.

C'était un gaillard solide, taillé en force et dont la mine rubiconde faisait contraste avec le teint jaune, bilieux, le visage famélique de son compagnon.

Il prononça sur un ton apitoyé :

— Tout ce que tu viens de m'apprendre me surprend et me touche profondément. Pourtant tu es un malin, toi... instruit... débrouillard comme pas un... Je me disais : Antoine Peltrot ira loin, car il possède tout ce qui est nécessaire pour réussir dans la vie. Je me trompais.

Il faut croire, qu'ici-bas, l'intelligence ne suffit point, non seulement pour se constituer des rentes, mais encore pour ne pas mourir de faim. Bah ! on ne doit jamais, comme l'on dit, jeter le manche après la cognée. Tu auras ta revanche un jour. Je te le souhaite sincèrement.

En attendant, nous n'allons pas nous enraciner sur ce trottoir. Je puis disposer d'une demi-heure. Nous pourrions l'employer à prendre un verre dans le premier café venu. Que t'en semble-t-il ?

Peltrot jeta un coup d'œil navré sur son costume défratché, taché, élimé... et sur ses souliers éculés.

— J'accepte... toutefois j'ai peur que ma société... dans l'état où je me trouve...

Mais déjà l'autre l'entraînait en protestant :

— Allons... veux-tu bien te taire... Dirait-on pas, à l'entendre, que je suis un prince.

Cinq minutes plus tard... dans un bar du faubourg Montmartre... ils étaient installés autour d'une table, devant deux « mominettes au sucre » que le garçon de l'établissement venait de leur servir.

Antoine Peltrot continuait ses tristes confidences.

— Oui... c'est à dater du jour où la maladie s'est emparée de Julie que la gêne réellement est devenue insupportable.

» Pendant des mois, j'ai battu en vain le pavé de Paris.

» Enfin... après des déboires sans nombre... j'étais parvenu à me caser en qualité de valet de chambre auprès d'un « fils à papa... » un certain Maurice Nantennes... que tu connais fort bien car c'est le même qui, autrefois, pour les beaux yeux de mademoiselle Yvonne, racontait-on à l'office... venait à l'hôtel de l'avenue du Bois.

— Parfaitement... un grand jeune homme, élégant, très distingué, visage sympathique.

Peltrot fit une grimace.

— Sympathique... sympathique... grommela-t-il sur un ton de mauvaise humeur... les apparences sont souvent trompeuses... Avant d'être au service de ce... Maurice Nantennes, je pensais comme toi... depuis...

(Lire la suite au prochain numéro.)

ECRASÉ PAR UN TRAIN. — Un homme d'équipe, Rocca Scraphin, 36 ans, venait d'attraper un train à la gare d'Arènes, sur une voie de garage, vers sept heures du soir, et se disposait à traverser la ligne lorsqu'un train de voyageurs qu'il n'avait pas vu venir, le prit en écharpe et lui fractura la boîte crânienne. La mort a été instantanée. MONTPELLIER.



DE LA POLICE
 DANS LE MIDI

PRÉCIPITÉS DU HAUT D'UN ÉCHAFAUDAGE. — Huit ouvriers occupés à la construction d'un mur, se tenaient sur un échafaudage à une hauteur de 6 mètres, lorsque un fer à T venant à rompre, les madriers formant plancher s'éroulèrent entraînant cinq des malheureux maçons, tandis que les trois autres réussissaient à se suspendre à une poutre échappant ainsi au péril. Quatre des malheureux ouvriers ont été blessés dangereusement. Le cinquième, Boulet, a été relevé mourant. FRONTIGNAN.



RELIGIEUSE BLESSÉE PAR UN MALADE. — A l'Hôpital de Lodève, la sœur Marie, occupée à prodiguer ses soins à un malheureux moribond, Chablas, qui avait le délire, a été blessée dangereusement d'un coup de couteau au sein gauche par ce dernier au moment où elle remettait en place son oreiller. Sur la demande de M. Chéron, sous-Secrétaire d'Etat à la Guerre, le ministre de l'Intérieur a décerné une médaille en argent à la religieuse. LODÈVE.



AVOUE LAPIDÉ EN PLEINE AUDIENCE. — Au moment où le tribunal civil de Milhau procédait à une vente, un nommé Crouzet, sorti des poches de sa poche et en lapida M. Sals, avoué poursuivant, l'invectivant à la fois de façon la plus grossière. Les huissiers de service saisirent le forcené, puis séance tenante, on le fit comparaître devant le tribunal qui lui infligea six mois de prison. MILHAU.



EMOUVANT SUICIDE D'UNE AMOUREUSE. — Une jeune piqueuse de bottines, Augustine Roll, 18 ans, se promenait vers sept heures du soir en compagnie d'un jeune homme ami dans les allées de La Fontaine, lorsque son frère survenant soudain, lui fit de vifs reproches sur sa conduite. Confuse, la pauvre jeune fille annonça qu'elle allait rentrer chez elle, lorsque prise d'un accès de désespoir elle enjamba soudain le parapet qui borde le canal de La Fontaine et se noya. NIMES.

souffrance visible qu'il lui infligeait. Savez-vous si votre oncle et son plus jeune fils ont jamais eu de dissentiments à ce sujet ?

Involontairement les mains de Geneviève se tendirent vers le juge en un geste de supplication.

— Posez cette question à celui qui seul peut y répondre, implora-t-elle... Tout ce que je puis vous dire c'est que j'ai toujours été traitée avec respect dans la maison de mon oncle.

Sur cette réponse, le juge d'instruction voulut bien nous congédier, tout en nous signifiant d'avoir à nous retrouver dans son cabinet le lendemain matin.

CHAPITRE XIV

Coup de théâtre

L'habile magistrat avait bien mené son instruction. Nous nous séparâmes pour la nuit convaincus tous que Mlle Saugey avec sa beauté et son caractère sympathique, avait excité la rivalité des fils de M. Hardy.

C'est dans ce fait, plutôt que dans le désir de jouir plus vite des richesses d'un père qui s'était toujours montré large et généreux envers les siens qu'il fallait chercher le mobile du crime monstrueux qui nous occupait.

(Lire la suite au prochain numéro.)
 (Traduit par J. Haywood.)

MARTIN-NUMA

LE PLUS GRAND DÉTECTIVE DU MONDE
(SUITE)

ROMAN INÉDIT par **LÉON SAZIE** (Auteur du "Pouce")

CHAPITRE XIII

L'EXPLOSION DU SOUTERRAIN (suite).*

L'explosion produisit une grande émotion dans le quartier.

Du sol éventré sur un long parcours, jaillirent des flammes qui donnèrent l'illusion d'un formidable bol de punch...

Les pompiers accoururent et commencèrent à attaquer le sinistre ; au moyen de sable ils bouchèrent autant que possible les fissures par où le gaz s'échappait d'entre les pavés.

Ils protégèrent les devantures des magasins que parfois les flammes venaient lécher et préservèrent les maisons de l'incendie.

La crevasse la plus forte se trouvait non loin du croisement des rues Milton et Lamartine.

Enfin les employés du gaz parvinrent, après bien des recherches, à pouvoir fermer les conduites qui, ayant sauté, laissaient échapper ainsi le gaz que l'on voyait brûler.

Pour tout le monde, ce fut un de ces accidents, sinon très fréquents, du moins assez normaux, attribués à une fuite de gaz amassé — selon l'expression technique, — dans une poche, sous terre et s'enflammant soudain pour une raison quelconque, variable, imprévue...

Un court-circuit, l'approche de fils électriques ayant produit une étincelle, on ne sait quoi. Mais enfin l'enquête qui s'ouvrit ne vit rien de suspect dans cette explosion...

Et le rapport qui fut fait sur elle ne lui attribua pas sa véritable origine, que personne d'ailleurs ne pouvait soupçonner.

Des terrassiers furent envoyés par le service de voirie de la ville qui comblèrent les trous, les crevasses.

On rétablit les conduites de gaz, de branchements électriques et les tuyaux des égouts.

On remit en état le sous-sol et l'on refit par-dessus le pavé, sans que personne jamais eût l'idée de pousser plus loin l'enquête, de fouiller sous ces décombres et de penser que cette explosion pouvait avoir une cause toute autre que celle qu'on lui attribuait généralement, qu'attestait le rapport officiel.

Il ne pouvait d'ailleurs logiquement en être autrement.

L'explosion était due, nous le savons, à une mine préparée par les faux monnayeurs, pour le cas, où, comme ce soir, la police pénétrerait dans leur atelier...

La mine était à demeure.

Une batterie électrique la commandait, dont le chef avait la disposition et qu'il pouvait faire agir quand bon lui semblait...

Mais l'explosion, tout en étant extrêmement forte, n'avait pas donné de résultat assez grand, qu'on ait pu découvrir sans erreur ce qui l'avait produite, c'est-à-dire une mine... non une simple explosion...

En effet, par les portes ouvertes du souterrain — celle qui avait permis aux faux monnayeurs de prendre la fuite, celle par où Prosper, Philippe et moi nous avions été projetés — le déplacement de l'air put se produire qui atténuait fortement la puissance de l'explosion...

Le souterrain s'écroula en effet, mais comme il se trouvait très loin sous terre, les matériaux tombèrent en assez grande quantité pour le combler.

Les ouvriers qui vinrent ensuite n'eurent pas à pénétrer sous ces décombres, mais simplement à consolider et à refaire en quelque sorte — par-dessus — le terrain sur lequel reposaient les divers tuyaux et les multiples conduites qui passaient à cet endroit...

Le service des égouts de la canalisation inspecta en même temps les divers chemins souterrains — se dirigeant sous

* Voir l'ŒIL de la Police n° 9.

Tous droits de traduction, reproduction et mise à la scène réservés.

les voies de la surface dans le même sens — et n'eut qu'à refaire le mur de soutènement de ces décombres que l'on se contenta par économie de tasser, de refouler.

Mais les portes, les issues des souterrains éboulés ne furent pas découvertes

vaient rien découvert, il faut nous rappeler que les souterrains dans lesquels les bandits établirent leur centre d'opération, leur usine et leur atelier, avaient été creusés probablement par eux, ou étaient d'anciennes conduites du Paris d'autrefois, abandonnées et que l'on

son chef — ici il est bon de donner des explications de cette arrivée providentielle, — lorsque, dis-je, Prosper arriva au secours de Martin-Numa, il dut, lui, découvrir la porte donnant sur les escaliers menant au tombeau du roi des Déductives, découvrir cette porte devant laquelle bien souvent il était passé avec son chef lui-même sans jamais la soupçonner...

Nous nous rappelons que Martin-Numa était relié à Prosper par un fil électrique, par un système de télégraphie qui lui permettait et de recevoir une communication et d'envoyer ce qu'il voulait faire savoir...

Martin-Numa saisi par les bandits qui le guettaient et l'attendaient, les égoutiers ayant, par leur espion, eu connaissance de son entrée dans le souterrain, ayant su par l'homme que l'approche de la bande de Martin-Numa avait fui sous terre, — Martin-Numa, dis-je, eut cependant — grâce à son merveilleux sang-froid — le loisir, le moyen de correspondre avec Prosper, tout en étant à terre, maintenu par ces hommes...

Au moment où l'on achevait de le ligoter, il avait au moyen de secousses, pour ainsi dire de poitrine, d'aspirations plus violentes fait jouer son appareil électrique et envoyé à Prosper le signal de danger.

Il n'avait pas ensuite besoin d'en dire davantage, et pendant qu'on l'emportait il put renouveler son signal en faisant jouer les muscles de ses bras et en élargissant plus ou moins son thorax.

Lorsque Prosper se précipita au secours de son chef il pensa que ce serait perdre du temps que se mettre à enrouler le fil qui le reliait à Martin-Numa.

Il descendit donc aussitôt dans le souterrain, ayant mis le poste récepteur entre les mains d'un de ses agents.

Il se précipita au secours de son chef, peut-être un peu trop vite, sans prendre assez de précautions...

Il aurait dû suivre le fil qui le reliait... le prendre dans la main et courir — comme s'il tenait le fil d'Ariane — pour se guider dans ce nouveau labyrinthe.

Mais le fil lui échappa plusieurs fois de la main et il ne s'attarda pas à le ramasser ; comme il ne connaissait à ce souterrain qu'un seul couloir, il crut ne pas devoir manquer son chef en allant tout droit.

Sans plus s'occuper de ce fil conducteur, il courut droit devant lui...

Cela explique le temps qui s'écoula entre la prise de Martin-Numa et l'arrivée providentielle de Prosper.

Il est évident que Prosper passa devant la porte en courant sans la voir, et qu'il laissa ainsi derrière lui son chef, alors que son intervention l'aurait sauvé plus tôt...

Ce fut seulement quand il eut la certitude que son chef n'avait pu être entraîné si loin, qu'il vit que la distance parcourue était trop grande, allait jusqu'à la rue Milton, qu'il comprit qu'il faisait erreur et qu'il était en défaut.

Alors, pensant, ayant l'intuition que peut-être son chef était tombé dans une trappe ou dans un couloir secret — ayant été habitué à faire les pires conjectures — il revint sur ses pas pour établir la situation nette, reprendre du commencement et ne pas chercher au hasard.

Tout en marchant, il traînait les pieds pour accrocher le fil délaissé tout d'abord et dont maintenant il espérait tant d'avantages...

Il le retrouva coupé... Et ce qui restait en ses mains était le bout qui regagnait l'issue de la rue où se tenaient ses compagnons...

Il ne pouvait donc lui être d'aucun secours pour la découverte de Martin-Numa.

Par deux fois déjà, le chef avait annoncé qu'il était en péril...

— Il faut donc que le danger soit bien grand, — se dit Prosper, — pour que



Ils parcouraient le souterrain une ampoule électrique à la main et tout à coup ils virent sur le sol gluant comme une raie laissée par le passage d'un serpent

et tout fut remis en état sans qu'on pût s'apercevoir de quoi que ce soit...

... J'avais suivi avec intérêt ces travaux, me demandant si j'avais le droit de révéler à ces différents ingénieurs l'existence de ces souterrains par lesquels nous étions passés, mes amis et moi.

Mais voyant qu'ils ne découvraient rien, me disant que par la suite mon indiscretion pouvait compromettre les recherches de Martin-Numa et atténuer sa gloire au moment de la réussite, je me gardai bien de révéler quoi que ce soit de ce secret.

Je me suis donc contenté de laisser faire administrativement ce que l'administration réclamait de ses agents.

Pour bien comprendre comment il se faisait que les ingénieurs, les employés de l'administration — qui, quoique très administratifs ne sont, en réalité, pas moins intelligents que les autres — n'a-

croient comblées. Les bandits avaient dû les déblayer pour leur usage, par conséquent tout cela échappait à l'enquête des ingénieurs.

Nous savons en outre que ces souterrains se trouvaient bien plus bas que ceux existant encore aujourd'hui.

Les bandits — admirablement outillés, comme ils l'avaient dit eux-mêmes, — avaient eu ce talent d'établir des portes en acier soutenant une couche de ciment qui les rendaient absolument semblables aux murs dans lesquels elles se trouvaient, si bien que même Martin-Numa, avec son flair merveilleux, ses yeux qui voyaient tout, son sens extraordinaire de divination auquel rien n'échappait, sa grande habitude de ces perquisitions, était passé bien souvent avec Philippe et Prosper devant ces portes et ne les avait pas vues.

Lorsque Prosper arriva au secours de

CONCOURS MARTIN NUMA

(Voir page 11 du présent n°, le bulletin spécial)

Dans ce feuilleton, il faut rétablir le mot supprimé page 8, colonne 3, ligne 30.



DE LA POLICE de DIJON à MARSEILLE

ATTAQUÉ SUR UNE ROUTE. — Vers six heures du soir, un voiturier rentrait à Chanas-de-Vienne où il venait d'effectuer une livraison, quand au hameau de Saint-Christ il fut attaqué par trois inconnus qui lui demandèrent la bourse ou la vie comme au bon vieux temps. Le voiturier hésitant, ils coupèrent le cheval et lui lacèrent ses habits. Mais ayant sorti son porte-monnaie contenant à peine 2 francs, les bandits s'en emparèrent et le laissèrent s'éloigner. **VIENNE (ISERE).**



UN FILS FRAPPE SON PÈRE À COUPS DE COUTEAU. — Un fondeur de Saint-André était à table avec sa famille, lorsque son fils, âgé de 19 ans, lui demanda l'autorisation de sortir. La conduite du jeune homme laissant à désirer, le père s'y refusa. Furieux de ce refus le fils s'empara d'un couteau et en frappa six fois son malheureux père, devant la mère atterrée et impuissante. **MARSEILLE.**



FEMME JALOUSE. — Une marchande de poissons nommée Brocard, 42 ans, soupçonnant son mari, Alphonse, de la tromper, le suivit et le voyant entrer dans une maison meublée, rue d'Assas, y pénétra derrière lui. Puis, faisant irruption dans la chambre où il s'était enfermé, elle tira deux coups de revolver sur une nommée Jeanne Fidon, 28 ans, marseoise, et le braqua ensuite sur son mari. Les deux amants ont été blessés tous deux à l'épaule droite. L'épouse outragée a été arrêtée. **DIJON.**

TUE PAR SON PETIT CAMARADE. — A Grenoble, derrière le fort La Bastille, plusieurs garçons d'une dizaine d'années, juchés sur un monticule, s'amusaient à tirer à la cible avec un revolver dérobé on ne sait où. L'un d'eux, Maurice Chappis, ayant imprudemment visé son camarade, Jean Méline, fit involontairement partir le coup et le blessa mortellement d'une balle au front. **GRENOBLE.**



UN ENFANT DE 9 ANS SAUVETEUR. — Trois petits garçons de 9 ans s'amusaient à Saint-Julien sur le bord de la rivière, lorsque l'un d'eux, le jeune René Pelletier, tomba à l'eau. Il allait être entraîné par le courant assez rapide, lorsque le petit Marcel Bussière, n'écouterant que son bon cœur, se jeta à l'eau et malgré la température rigoureuse parvint à arracher son compagnon à une mort certaine. **IS-SUR-TILLE.**



RIXE SANGLANTE DANS UNE AUBERGE. — Trois jeunes gens attablés après la fermeture dans un débit de Commeny, refusèrent de sortir sur l'invitation du patron M. Ribier. Celui-ci fut le prendre un à un et les expulser par la force. Une fois dans la rue et fut un beau vacarme. Les trois torçonnés, pris de boisson, revinrent à l'assaut du débit et enfoncèrent la porte. Un d'eux, un nommé Gagne, plus furieux, se rua sur le débitant, le terrassa, le piétina et enfin le bâillonna, tout en donnant l'ordre à son camarade Thévenin de le tuer. Celui-ci ne se fit pas répéter et, armé d'un énorme couteau de cuisine, en larda le malheureux hôtelier sans défense. **MOULINS.**

tastiques fit son apparition dans son repaire...

Le chien ne manqua pas, tout en parcourant le souterrain, de flairer le fromage et de l'avalier au passage...

Il s'en montra tout à fait heureux et ne se demanda pas, lui, comment il se faisait, dans un souterrain, qu'il trouvait des restes d'excellent fromage...

Pendant plusieurs jours, Prosper se chargea de ce soin et renouvela l'amorce...

Le chien, habitué à ce régal, parcourait avec une ardeur merveilleuse... à la grande admiration de ses maîtres, ce souterrain rempli de surprises...

— Quel brave animal! — disaient les égoutiers fantastiques en écoutant leur chien renifler à plein museau tout le long du souterrain...

« Comme il nous garde bien! Quel nez il a!

« Avec lui, nous sommes tranquilles, personne autre que nous ne pourra pénétrer dans ce souterrain sans que nous soyons aussitôt avertis!...

En principe, c'était vrai... Logiquement, c'était raisonnable... mais à l'application, tout était différent!...

Il y avait là Martin-Numa!...

Et avec lui, les meilleures combinaisons se trouvaient changées... les meilleurs plans démolis et la surprise la plus attendue, la plus invraisemblable arrivait à se réaliser!...

La distribution de fromage était la première manœuvre, pour ainsi dire, du plan établi par le roi des Détectives...

Il fallait d'abord amadouer le gardien, comme dans toute histoire de garde... d'amour... et de prison... on doit amadouer en premier la duègne qui veille sur la jeune fille et graisser la patte du geôlier qui détient le prisonnier...

Le chien, au bout de quelques jours, avalait de confiance simplement, en sentant le fromage, les bouts qu'il rencontrait sur son passage...

Quand il fut bien habitué à ce régal, le jour où Martin-Numa décida de tenter la descente, Prosper alla semer des petits cubes de fromage creusés, au centre desquels il introduisit une petite pilule de strichnine...

Puis, très confiant, il rejoignit son chef et il attendit l'heure de la descente...

Nous savons qu'elle s'est effectuée par l'église de la Trinité...

Le chien, sans méfiance, écouta sa gourmandise, avala gloutonnement le fromage perfide; il fit, avec le poison dans l'estomac et la mort dans ses veines, sa visite habituelle...

Il vint flairer mais s'écarta de la toile enduite de piment et de produit chimique que Prosper et Philippe tenaient devant nous...

Il donna à ses maîtres l'assurance qu'il n'y avait rien de suspect dans le souterrain...

Involontairement il trahit ceux qui lui avaient confiance en lui!...

De l'autre côté de la toile, cette fameuse toile dont le fond qui, pour nous, était la toile de scène abritant les artistes qui doivent apparaître au public... et de l'autre côté était la toile de fond, masquant les gens qui se trouvaient derrière, semblant être la continuation du mur sur lequel la lumière venait se jouer comme sur le mur véritable, devant laquelle le chien vint flairer, puis s'écarta comme il le faisait devant les autres murs!...

Ainsi toute disposition était prise par Martin-Numa lorsqu'il eut le sentiment que les bandits étaient tout entiers à leur travail et ne se préoccupaient pas d'être surpris... gardés comme ils se croyaient encore par leur chien couché devant la porte de leur réduit... de leur atelier secret...

Mais le chien ne pouvait donner l'alarme.

A l'approche de Martin-Numa, il ne lui fut pas possible d'avertir ses maîtres... de sauver ceux qui avaient mis en lui toute leur confiance, car le poison avait rempli son office... les grains de strichnine avaient fait leur devoir...

Le poison s'était dissous dans les intestins du malheureux animal... la mort avait été foudroyante...

Et sans un tressaillement... sans un cri... sans le moindre soubresaut, le chien couché à son habitude devant la porte, le nez sur la rainure laissée exprès pour qu'il pût flairer le dehors, il ne bougeait plus... il était mort!...

Les égoutiers, de temps en temps, regardaient leur gardien et, le voyant ainsi attentif et immobile, se disaient:

— Nous pouvons être tranquilles!... Et ils continuaient leur travail...

Ils pressaient leurs billets et fabriquaient les pièces...

En arrivant devant la porte, Martin-Numa s'arrêta.

Il voulait d'abord s'assurer que le chien était mort.

Il se baissa... ne put rien voir, car l'animal obstruait la fente qui se trouvait entre le sol et la porte...

Mais alors, Martin-Numa écouta...

Mais il n'entendit pas le chien qu'il pressentait tout près... il ne l'entendit pas respirer...

Pour savoir si vraiment l'animal était mort et incapable de donner l'alarme, il passa sous la porte un linge noir imbibé de ce produit chimique et de poivre dont la toile était enduite, et avec la main, il la passa sur le museau du chien qu'il venait de sentir tout froid de l'autre côté de la porte...

Avec les doigts, il toucha même le museau du chien et le chien n'éternua pas... ne fit aucun mouvement... demeura dans son immobilité...

— Il est bien mort! — dit alors Martin-Numa...

Il ne resta plus au roi des Détectives qu'à glisser sa clef fameuse ouvrant toutes les serrures... dans la serrure secrète qu'il avait devinée cachée dans la muraille...

A ouvrir la porte et à pénétrer dans l'antre des malfaiteurs...

Nous savons ce qui se passa ensuite... Nous avons assisté à la lutte... au départ de Martin-Numa emportant sur son dos l'un des faux monnayeurs...

Martin-Numa avait pressenti, en se relevant après avoir maîtrisé son adversaire, qu'un autre danger des plus graves nous menaçait et que ces bandits devaient avoir pris des précautions extraordinaires et implacables pour punir ceux qui auraient découvert leur atelier secret...

C'est pour cela qu'il nous cria de nous en aller aussitôt et que lui-même se disposa à sortir.

Il avait deviné la mine...

Mais si prompts que nous eussions été, nous fûmes surpris par l'explosion...

Prosper, Philippe et moi nous nous relevâmes sans trop de mal.

Mais Martin-Numa avait disparu sous les décombres!...

Pendant de longues heures, jusqu'à l'arrivée des pompiers, des agents du service de la ville, de tous ceux enfin que cette explosion attirait en ce lieu, Philippe, Prosper et moi, d'autres agents de Martin-Numa, nous demeurâmes près du théâtre de l'accident...

Philippe et Prosper, armés de pics, de pioches, de pelles, commencèrent le déblaiement...

Ils purent, des débris, retirer des moules à fausse monnaie, des lingots de métal, des preuves enfin que là se tenait un atelier de faux monnayeurs...

Mais ils ne trouvèrent rien ayant appartenu à leur chef!

Cependant, au moment de l'explosion, Martin-Numa se trouvait tout près d'eux... sur le pas même de la porte!...

Où donc avait-il été projeté?...

Il était impossible que l'explosion eût pu le réduire en miettes... en fumée... qu'on ne retrouvât rien de lui... rien, absolument rien... ni de Martin-Numa... ni de l'homme enfin qu'il portait sur son dos au moment de la fuite!...

Là était un mystère absolument incompréhensible!...

On eut beau remuer les débris... On eut beau fouiller dans ce tas de gravats, de boue, de tuyaux... on ne trouva rien... pas le moindre indice de Martin-Numa!...

Les recherches continuèrent de plus belle.

Prosper, Philippe commençaient à se désespérer et à croire que cette fois tout était fini et que ce souterrain de malheur avait été pour jamais fatal à leur chef adoré...

Au jour, après de longues heures de travail, comme exténués, ils remontaient à la surface du sol et allaient se restaurer, prendre de nouvelles forces pour redescendre... se remettre à la recherche de vestiges de leur chef... du cadavre de cet homme admirable qu'ils aimaient comme un père...

Comme, les larmes aux yeux, quelque effort qu'ils fissent pour cacher leur douleur et ne pas être reconnus des gens qui étaient là, passer pour de simples ouvriers... ils allèrent s'installer pour prendre quelque nourriture dans un petit débit de la rue Saint-Lazare, voisin de l'accident...

Ils s'étaient mis dans un coin, à une table écartée, tous deux, afin, tout en mangeant, pour ainsi dire par force, de pouvoir encore échanger leur opinion, discuter sur ce fait bizarre...

Quand un homme, chef d'équipe de terrassiers, portant la casquette des employés de la Ville, avec une grosse barbe rouge, vint s'asseoir à une table à côté d'eux...

Cet homme était plein de taches de boue...

A ses souliers, on voyait qu'il avait dû faire une longue marche dans un terrain gluant et sale...

Il demanda au garçon de lui servir le plat du jour.

Et il ajouta:

— Servez-moi vite... je n'ai que quelques instants... il faut que je regagne mon équipe dans les sous-sols... Nous travaillons à cette... explosion de gaz à laquelle personne ne comprend rien et qui aurait pu causer de plus graves dégâts dans le quartier...

Quand le garçon se fut retiré avec la commande en assurant que deux minutes suffisaient pour le faire déjeuner, ce client jeta un coup d'œil circulaire.

Voyant que les autres clients, assez rares, se trouvaient plutôt sur le devant du débit et qu'avec Prosper et Philippe, il était dans ce coin à peu près seul, il se retourna et fit un simple geste...

Aussitôt Prosper et Philippe tressaillirent et ils eurent dans les yeux la plus grande stupéfaction...

En même temps leur visage s'éclaira de la plus grande joie...

Mais fortement dressés, ils furent maîtres d'eux-mêmes et se rassirent tranquillement, sachant maintenant qu'à côté d'eux se trouvait celui qu'ils cherchaient avec tant d'ardeur au fond du souterrain...

Celui qui avait été pris sous l'éboulement... celui qu'on croyait réduit en miettes... tué... après cette formidable explosion!...

Martin-Numa était là!...

Martin-Numa qui s'appropriait lui aussi à se restaurer!...

Ces trois hommes, l'un à une table, les deux autres à l'autre, n'ayant plus l'air de se connaître, mangèrent du meilleur appétit qui fut...

Puis, peu après, ils se retirèrent.

Et Martin-Numa ayant au passage fait un nouveau signe, au lieu de regagner le chantier, les deux hommes se dirigèrent du côté de la Trinité...

Peu après, poursuivant leur route, ils gagnaient la cour de la gare Saint-Lazare...

Là, ils montaient dans une voiture au milieu du brouhaha des allées et venues de la foule de voyageurs sans attirer l'attention de personne...

Et ils rentraient chez eux attendre les ordres de leur chef...

Martin-Numa, lui, retourna sur le chantier, se mêla aux travailleurs... suivit l'enquête... ne perdit rien des premiers travaux de sondage et du commencement de reconstruction du souterrain, puis il abandonna cette affaire...

... Son but était atteint.

Il avait sinon arrêté les faux monnayeurs, du moins détruit l'atelier où ils fabriquaient les faux billets et la fausse monnaie...

De plus, il avait pu, lui, emporter le corps d'un homme qui se trouvait, en ce moment, dans une des chambres privées de l'Hôtel-Dieu, en traitement.

C'était cet homme avec qui il avait lutté le soir de la surprise...

Celui qu'il avait emporté sur le dos au moment où l'explosion eut lieu...

CHAPITRE XV

LE MORT QUI RESPIRE.

Dans le lit, la tête bandée, le corps entouré de bandelettes... cet homme était épouvantablement meurtri et sa vie ne tenait plus qu'à un fil!...

C'est grâce à l'habileté, au dévouement merveilleux des médecins... de leurs aides que cet homme pouvait encore respirer.

(Lire la suite au prochain numéro.)

LES BRISEURS DE CHAINES

Grand roman dramatique (suite) *

PAR JULES MARY

VI

HENRIETTE Y TOMBE (suite).

Il eut un geste vague, d'indifférence. Et il sortit en répétant dans sa moustache :

— Les femmes, ça se débrouille, ça se débrouille toujours...

La pauvre femme, éperdue, se sentant tout à coup en ce Paris comme dans un désert, au milieu de la foule, comme dans une solitude absolue, n'osait se lever de ce canapé où elle aurait tant désiré trouver la mort. Que devenir ? Où aller ? Comment s'y prendre pour montrer qu'elle était innocente ? Ses idées se brouillaient. Vainement elle essayait d'y mettre un peu de clarté. Enfin, elle ne pouvait rester là plus longtemps. Elle sortit. Sa démarche était lourde, accablée. Elle alla s'accouder contre une des arcades de la rue Castiglione. Le ciel s'était voilé. Un orage éclatait sur Paris, violent, en trombe, et en quelques minutes les rues étaient devenues autant de lacs. Le vent poussait des rafales de pluie dans la figure d'Henriette, mais elle n'y prenait pas garde. Le monde entier se fut écroulé qu'elle n'eût rien vu. Cette fraîcheur qui la fouettait lui fit du bien. Elle descendit vers la rue de Rivoli, à l'abri sous les galeries, marchant au hasard, allant et venant dans un coup de folie.

Il était évident qu'on lui avait tendu un piège. Tout le prouvait : ce rendez-vous demandé par Valaires sous prétexte de départ prochain, et ce mensonge odieux de son suicide pour l'attirer chez lui, en spéculant sur la pitié de la jeune femme, est-ce que tout cela n'était pas clair ? Est-ce que, lorsqu'elle aurait raconté cette infamie à Claude Morland, il pourrait garder le moindre doute encore ? Les misérables qui avaient abusé de lui, de son amour et de sa crédulité, qui étaient-ils ? Et pourquoi ce crime ? Dans quel intérêt ? Dans quel but ?

Elle ne parvenait pas à démêler la vérité et elle en souffrait cruellement, d'une torture morale, mais d'une torture toute physique aussi, car le sang affluait à ses tempes et y battait violemment, jusqu'à les rompre.

Longtemps, jusqu'à la nuit venue, elle erra dans Paris. L'orage avait cessé. Elle se retrouva dans les Champs-Élysées vers neuf heures. Il lui sembla qu'elle était loin, très loin, et qu'elle ne connaissait rien de ce qu'elle voyait autour d'elle, rien de ces restaurants encombrés de monde sous le ciel où aucun nuage n'apparaissait plus, rien de ces concerts illuminés, entourés de leurs guirlandes de globes en feu, et d'où partaient des chansons canailles, rien de toute cette foule qui venait chercher sous les marronniers repos et fraîcheur, après l'éouffante journée d'été...

Comment se trouvait-elle là ! Elle avait marché, marché durant des heures, sans se préoccuper, sans savoir... Ses fines bottines étaient noires de la boue gluante de la chaussée parisienne... Ses pieds étaient mouillés... sa robe était fripée... ses jupons salés... sous le vent de la rafale, ses cheveux s'étaient décoiffés et elle les relevait sans cesse d'un geste machinal et inconscient... Elle prit place sur un banc et se mit à regarder, mais sans rien voir, les voitures qui montaient ou descendaient l'avenue...

Elle n'osait rentrer chez Claude. Et pourtant, elle se savait innocente. Ah ! Dieu, innocente de tout !... Mais, malgré cela, elle se sentait perdue, instinctivement. Une seule chose aurait pu la sauver, l'amour de son mari... Et Claude, trompé, ne l'aimait plus... Il avait pleuré, il avait sangloté, mais il ne l'aimait plus. Il avait souffert de toute une vie brisée, ruinée, avilie, mais il ne l'aimait plus. S'il l'avait aimée toujours, il n'aurait jamais prêté l'oreille à toutes ces hontes. S'il l'avait aimée toujours, au

* Voir l'Œil de la Police n° 9.

premier mot, au premier soupçon, il eût ouvert à Henriette tout son cœur. Au lieu de cela, il s'était caché, et dans l'ombre, avec les autres, il avait préparé cette intrigue.

Et les mains serrant ses tempes douloureuses, elle se demandait :

— Mais pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ?

Elle se leva, tout à coup. A la fin, devant sa fierté en révolte, toute faiblesse s'en allait. Est-ce qu'elle n'était pas forte, après tout, forte de son innocence ?... Coupable, oh ! à peine coupable d'une imprudence... qui n'était due qu'à sa pitié. Et pas coupable même, puisque tout cela n'était qu'une comédie odieuse... Alors, que craignait-elle !

Elle reprit le chemin de la rue Sainte-Anne.

En bas, sur le trottoir opposé, en face de la maison, elle s'arrêta, dans l'ombre... Les fenêtres étaient éclairées, dans l'appartement de Claude. Les fenêtres de l'appartement de Diane aussi. Et c'était tout.

En arrivant, elle crut apercevoir, penchée et semblant guetter quelque chose dans la rue, la fille aux cheveux d'or.

Mais brusquement, Diane s'était reculée, la fenêtre s'était refermée, la lumière s'était éteinte...

Et dans la maison, il n'y eut plus que le petit salon, là-haut, qui marquait d'une tache claire l'obscurité de la façade...

Le salon où Claude Morland l'attendait peut-être...

Où Blanche-et-Rose pleurait sans doute...

Où Sabine, bien sûr, réclamait sa mère à grands cris...

Henriette n'hésita pas. Elle s'engagea dans le couloir de la maison et monta.

Sur le palier du premier étage, où se trouvaient les bureaux de l'agence, elle crut, au moment où elle passait, entendre refermer la porte, soit que quelqu'un vint d'entrer, au même moment, soit que quelqu'un se fût tenu là, aux écoutes. Elle n'y fit point attention. Ces menus détails ne pouvaient arriver jusqu'à elle, dans le désordre de son esprit. Moins affolée, elle eût certainement été frappée par le bruissement d'un rire cruel, ou se devinait toute la méchanceté de Diane triomphante.

Elle s'arrêta, le cœur battant ; elle était arrivée ; et elle regarda, avec terreur, cette porte fermée derrière laquelle vivaient les êtres qui lui étaient si chers...

VII

CHASSÉE !!

Elle avait sa clef. Inutile de sonner. Elle entra sans faire de bruit, craintive. Pas de lumière dans l'antichambre et nul bruit de conversation n'arrivait jusqu'à elle. Cependant elle ne s'était pas trompée, tout à l'heure ? Elle avait bien vu de la lumière ? Elle ouvrit doucement la porte du salon et resta sur le seuil, sans qu'on l'eût aperçue.

Ils étaient là, ceux qu'elle aimait le plus au monde.

Sabine n'était pas couchée. Elle lisait, à la lueur de la lampe, un livre de Verne, mais elle le lisait avec une distraction singulière, car à chaque minute elle relevait la tête, posait son livre sur la table et allait à la fenêtre qu'elle ouvrait. Là, elle se penchait sur la rue et longuement regardait.

Puis, rappelée par son père, elle revenait à son livre. Mais elle soupirait et ses grands yeux bleus se gonflaient de larmes.

Blanche-et-Rose, près de la lampe, avait son métier à dentelles sur les genoux, et ses mains ridées se posaient sur les fuseaux, mais les doigts ne marchaient pas et les fuseaux restaient immobiles : la bonne vieille, distraite, oubliait son travail pour ne penser qu'à Henriette, dont l'absence l'inquiétait à Henriette qui, sans avoir prévenu, sans avoir donné aucune raison, n'était pas

rentrée pour l'heure du dîner... Du drame qui s'était passé, elle ne savait rien encore... Elle attribuait à l'inquiétude la figure sombre de Claude... Le malheur planait, allait s'abattre, s'était abattu... Blanche-et-Rose en avait le pressentiment... Elle se taisait et courrait le dos...

Lui, Claude, était debout — quand elle entra — au milieu du salon, la tête un peu penchée, plongé dans l'abîme ; debout depuis longtemps, depuis des heures, sans bouger.

Sabine avait questionné :

— Pourquoi maman n'est-elle pas là ?

Et il n'avait pu rien répondre. Il aurait voulu dire à l'enfant éplorée :

— Ta mère, tu ne la verras plus que rarement, désormais... bien rarement... elle ne sera plus là pour assister à ton réveil, le matin ; pour coiffer, le soir, tes jolis cheveux blonds et t'endormir en te lisant quelque histoire... Moi, le maître méconnu, outragé, j'ai supprimé de ta vie les baisers maternels... ma volonté et mon droit...

Dire cela, oui, il le faudrait un jour ou l'autre, mais en ce moment il n'osait, peureux et honteux devant cette enfant qui lui paraissait grandie tout à coup de tout son malheur, dont les yeux inquiets et humides lui demandaient :

— Qu'as-tu fait de maman ? Qu'as-tu fait de la douce créature, si bonne, de caractère si égal, si gaie, qui veillait à ton foyer, qui en faisait la joie et le charme ? Qu'as-tu fait de cet ange que le hasard t'avait donné pour rendre ta vie si heureuse et dont la tendresse profonde et grave ne s'était jamais démentie ?

Henriette murmura d'une voix brisée par l'émotion :

— Claude !

Il y eut un sursaut violent. Claude se retourna, Sabine se précipita dans les bras de sa mère, et Rose devint toute pâle de saisissement. Henriette caressait sa fille. Elle l'avait enlevée dans ses bras et la tenait suspendue contre son cœur, comme pour se protéger, pour s'en faire une arme, pour la mettre entre elle et l'homme dont elle n'attendait que cruautés. Et l'enfant disait, pleurant de joie :

— Oh ! maman ! Oh ! maman, je croyais que tu ne reviendrais plus !

Ainsi, l'enfant avait eu le soupçon de la vérité.

A la grande surprise de Blanche-et-Rose, Claude n'adressait aucun reproche à sa femme, aucune question sur ce retard inexplicable. Que se passait-il donc ? Quel coup de tonnerre était venu briser ce bonheur sur lequel jamais, depuis le premier jour, n'était passé aucun nuage ?

Il dit, au bout d'un instant :

— Sabine, il faut aller te coucher... il est tard...

Obéissante, elle ne fit aucune réflexion et entra dans sa chambrette. Seulement, sur le seuil, elle se retourna vers sa mère, qui, tous les soirs, l'accompagnait, qui jamais ne la quittait que lorsqu'elle était endormie :

— Viens-tu, maman ?...

Henriette n'avait pas la force de parler.

Elle se contenta de baisser la tête, en lui faisant un geste d'affection.

Blanche-et-Rose contemplant, le cœur serré, cet homme, et cette femme, tous deux blêmes dans les yeux de l'homme une rage froide, concentrée, terrible, du mépris et du dégoût ; dans les yeux de la femme, une angoisse indicible, des lueurs de folie, et en quel état elle se présentait, la pauvre ! Les vêtements mouillés, les bottines salies, le chapeau déformé... méconnaissable, elle si élégante, si coquette toujours, hermine trottant sans une tache sur le pavé de Paris...

La bonne vieille joignit les mains :

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc tous



DE LA POLICE
à PARIS et en BANLIEUE

BRACONNIERS MODERN STYLE. — Des gardes particuliers du baron de Rothschild ayant surpris un braconnier qui était occupé à tirer des faisans, le poursuivirent et l'arrêtaient au moment où il sautait sur une automobile qui l'attendait tout près. C'est un nommé Casneuve, de Champigny. Et détail curieux, le mécanicien dont la voiture portait le numéro 880, autorisé à devancer les gardes sur la promesse qu'il se rendrait à la gendarmerie, accéléra sa vitesse et disparut. MEAUX.

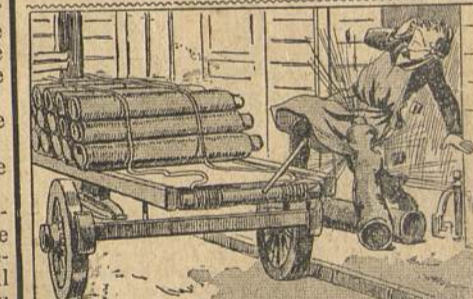


JETE DANS LES FORTIFICATIONS. — Un peintre en bâtiments, Jules Deron, ayant eu l'imprudence de s'attarder avec des malandrins dans un cabaret où il leur avait offert à boire, s'est fait dévaliser en sortant et a été précipité par ses amis du haut du talus des fortifications, où ceux-ci l'avaient entraîné. PARIS.

TRAGIQUE VENGEANCE D'UN AMOUREUX ÉCONDUIT. — Un commis livreur, Louis Hergot, 21 ans, qui était épris de la fille de son ancienne patronne et qui l'avait éconduit, s'en est vengé en tirant sur la jeune fille un coup de revolver à bout portant qui lui a traversé l'œil droit et a simulé ensuite de se suicider. Arrêtés, il a prétendu que la jeune fille lui avait demandé de mourir avec lui si elle ne pouvait l'épouser. Ce qui a été reconnu faux d'après le témoignage même de la jeune fille moribonde. ENGHEN.



AGRESSION CONTRE UN HUISSIER. — Un casseur de pierres, Émile Trinquet, accompagné de deux autres ouvriers qui avaient véné une haine terrible à M. Mollet, 64 ans, huissier à Fontainebleau, ayant rencontré ce dernier qui rentrait chez lui de nuit, l'ont assailli, terrassé et assommé à coups de fourche. FONTAINEBLEAU.



EXPLOSION D'UN TUBE D'OXYGÈNE. — Un garçon livreur, Auguste Kerskoff, 29 ans, était occupé à décharger des tubes d'oxygène, rue de la Chaussée d'Antin, lorsque tout à coup un de ces tubes ayant chu à terre se brisa et fit explosion, renversant le malheureux ouvrier qui a été atrocement blessé aux mains, au ventre et aux cuisses. PARIS.

ÉTRANGE SUICIDE. — A Creil, au moment du passage d'un train de marchandises, un nommé Lemaire, maçon et tambour des pompiers, qui se trouvait avec sa femme sur le bord de la voie, est allé se coucher délibérément sur les rails tandis que le convoi arrivait sur lui à toute vapeur le mutilant horriblement. CREIL.



OCTOGÉNAIRE JALOUX. — Étienne Baffroy, âgé de 81 ans, est d'une jalousie farouche. Une nuit dernière il se réveilla en accusant sa femme, âgée de 71 ans, de le tromper et au cours de la discussion s'empara d'une pince et lui en asséna de violents coups sur la tête. La malheureuse, quoique blessée, voulut fuir en chemise. Mais le vieillard furieux courut après, chercha à l'étouffer avec sa chemise et au comble de la fureur, la fit retomber en la traînant par les cheveux. Puis, honteux, il tenta de se suicider. FITHIVIERS.

Suivre le beau roman de JULES MARY, c'est vivre de fortes émotions



DE LA POLICE dans le NORD et dans l'EST

DRAME SANGLANT. — A Dunkerque, dans un hôtel de la rue Saint-Gilles, un roubaissien, Arthur Moreel, a été assassiné par une lilloise, Marie Deblan, qui avait abandonné son mari pour le suivre. La meurtrière prétend qu'elle et son amant se trouvaient en état d'ivresse lorsqu'ils en vinrent aux mains. **DUNKERQUE.**

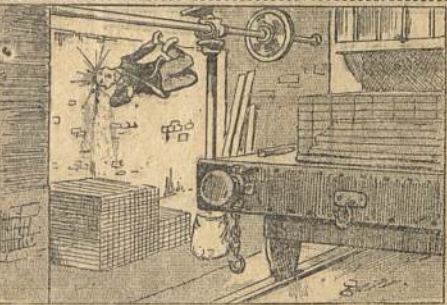
UN DÉSÉSPÉRÉ SE COUPE LA GORGE ET SE NOIE. — A Odéon, le sieur Demarcq, Joseph, 41 ans, souffrant depuis longtemps, a tenté de se couper la gorge avec un rasoir et est allé ensuite se jeter dans l'Escaut. **NORD.**



OFFICIER FRAPPÉ PAR DES SOLDATS. — Le lieutenant de l'Escalade, du 151^e d'infanterie, résidait son domicile vers dix heures du soir, faubourg Fave, lorsqu'à quelques mètres de chez lui, il fut assailli par quatre militaires de son régiment qui le frappèrent sauvagement à coups de couteau sur la tête. L'officier malgré ses blessures ayant eu la promptitude de saisir le képi d'un des assaillisseurs, il put en prendre le numéro matricule qui servit à découvrir les coupables. **VERDUN.**



BLESSÉ PRES D'UN MANÈGE DE CHEVAUX DE BOIS. — M. Cyrille Desreumaux, 50 ans, était paisiblement occupé à regarder tourner un manège de chevaux de bois dont il est propriétaire et qu'il avait installé place Vanhoenacker, lorsqu'un de ses clients qu'il ne connaissait pas descendit brusquement avec un enfant du manège en marche et le renversa. Dans sa chute le malheureux forain se fractura la jambe droite. **LILLE.**



EPOUVANTABLE ACCIDENT DU TRAVAIL. — Un accident est survenu à la fabrique de Frouard. Un jeune apprenti, Gustave Kaps, treize ans, était occupé au chargement d'un wagon de bois, lorsqu'il fut happé par un arbre de transmission en mouvement. Le malheureux décrit un cercle vertigineux et eut la tête broyée contre un mur voisin. **NANCY.**

ENFANT DÉVORÉE PAR LES RATS. — Mme D..., habitant rue Bertinchamps, à Monceau-sur-Sambre, étant montée dans la chambre où sa petite fille, âgée de cinq mois, reposait dans un berceau, aperçut avec horreur plusieurs gros rats qui étaient en train de manger la figure du pauvre bébé. Les draps du berceau étaient rouges de sang. Aux cris poussés par la malheureuse mère, les rongeurs s'enfuirent. Un médecin, immédiatement mandé, soigna l'enfant, dont l'état est des plus inquiétant. **NORD.**



TRAGIQUE ACCIDENT DE VOITURE. — Au bas de la côte de Belloy-en-Sauterre, un chef de culture, M. Pantre, passait en voiture avec sa femme et son enfant lorsque son cheval pris de peur s'emballa et partit à fond de train. Passant sur un talus, la voiture culbuta et les trois voyageurs précipités sur la route. La femme a été tuée sur le coup, tandis que le conducteur était blessé gravement. L'enfant seul fut indemne. **PERONNE.**

EN JOUANT AU BILLARD. — Trois jeunes gens jouaient au billard dans un estaminet, lorsque l'un d'eux, un nommé Sart, furieux d'être battu insulta son adversaire Keyer et le frappa d'un coup de couteau au bras droit. **BOULOGNE.**

les deux ! Et toi, ma pauvre enfant, d'où viens-tu ?

Sans le vouloir, elle avait mis le feu aux poudres.

Claude, avec une sorte de rugissement, prit Henriette par les épaules et la poussa devant Blanche-et-Rose :

— D'où elle vient ? Elle ne vous le dira pas, mais moi je vais vous le dire, parce qu'il faut que vous sachiez tout : elle vient de chez son amant !!!

Le métier à dentelles roula des genoux de la tante sur le tapis.

— Son amant ? dit-elle, son amant ? Et de qui parlez-vous donc ?

Ce fut Henriette qui répondit... mourante à force de terreur :

— De moi, grand'mère, de moi ! Comprends-tu ? Il dit que j'ai un amant.

— Il est fou... ou bien alors, c'est qu'il est malade...

Et elle regarda avec effarement Claude dont l'aspect avait je ne sais quoi de redoutable. Il souriait. Il s'était assis sur le bord d'une table, les bras croisés. Le sacrifice était fait de la vie d'autrefois. Il allait avoir à subir, une dernière fois, des supplications et des larmes. Il ne céderait ni aux unes ni aux autres. Il était prêt. Ensuite ce serait tout. Et une nouvelle existence recommencerait.

— Ecoutez, Blanche-et-Rose, fit-il, maintenant que l'enfant est couchée et ne peut pas entendre, nous pouvons tout nous dire... A trois heures, j'ai surpris cette femme en flagrant délit chez Lucien Valaires, son amant !

La bonne vieille se tut. Elle se contenta de regarder Claude avec des yeux terrifiés.

Ce qu'il disait lui semblait monstrueux.

Henriette, silencieuse, paraissait réfléchir. Elle comprenait qu'elle allait livrer un combat suprême.

En sortirait-elle victorieuse ?

Tremblante, Blanche-et-Rose murmurait :

— Henriette, tu te laisses accuser ?

Tu lui laisses dire ça, sans rien répondre ?

La jeune femme sortit enfin de cette torpeur :

— Une pareille accusation est un outrage... un outrage si grand que je ne pardonnerai jamais... Je ne devrais pas me défendre, non. Est-ce que toute ma vie ne plaide pas pour moi ? Pourtant, il le faut... à cause de mon enfant... et parce que j'ai pitié de toi, Claude, oui, grand pitié de toi...

Il haussa les épaules.

— Triste comédie, Henriette, à laquelle vous vous condamnez...

Ainsi, Claude, vous me croyez coupable ?

Il eut un éclat de rire qui siffla entre ses lèvres contractées. Certes, cela était visible : il faisait tous ses efforts pour rester calme.

— Ainsi, vous répudiez toute ma vie de dévouement et d'amour, dans laquelle votre pensée, votre pensée unique a été toute puissante, vous la répudiez sur un simple soupçon... et vous estimez qu'après tant de preuves de tendresse et de fidélité — oh ! certes qui ne lui ont pas coûté, car elle vous aime ardemment — une femme peut ainsi tomber tout à coup ?

— Je le crois.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle avec une douleur infinie... Claude... vous ne m'avez jamais aimée, jamais, jamais !

— Elle vint poser ses deux mains sur les épaules de Blanche-et-Rose restée assise.

— Et toi, grand'mère, et toi ? Est-ce que tu me crois coupable ?

La vieille tourna vers Claude un regard irrité.

— Je te répète qu'il est fou... mais fou à lier, tu entends ?

— Claude, je tiens trop à toi pour ne pas tenter de me défendre... parce que je lis dans tes yeux, je ne sais quel projet terrible... auquel je n'ose croire... terrible, terrible...

Et Henriette regarda vers la chambre de sa fille.

— Oui, il faut que je me défende, je le vois bien... Claude, cet homme, ce misérable que tu dis mon complice, prétendait m'aimer depuis longtemps... Sa tentative de suicide, jadis, ce fut à cause de moi... Je le repoussais, je refusais de lire ses lettres... Je lui avais défendu de revenir ici, dans ma famille, parce que, d'instinct, j'avais peur de lui pour toi... Ah ! je ne me trompais pas, lorsque je redoutais ce visage sombre et

ces yeux de fausseté... J'avais raison de pressentir qu'il apporterait le malheur dans notre maison... J'aurais dû l'avertir peut-être... Mais à quoi bon ? Est-ce que je n'étais pas sûre de moi !... Je n'ai même pas eu besoin d'interroger mon cœur, va... Il était trop plein de toi pour qu'il y eût la plus petite place destinée à un autre. J'ai gardé pour moi mes inquiétudes, dont tu l'apercevais bien, de temps en temps... Et c'est peut-être à ce moment que tu as conçu les premiers soupçons... Et je redoublais de tendresse... T'en souviens-tu ?... dis !... Tu vois bien que je dis la vérité, Claude ?

— Parle ! va jusqu'au bout de tes mensonges...

Elle refoula ses larmes.

— Et puis, il y a trois jours, une lettre de Valaires me parvint qui disait...

— Tu les lisais donc ?

— Celle-là, je l'ai lue, oui... car on me trompa et je ne reconnus pas l'écriture... Valaires parlait de quitter la France et voulait me dire adieu, aux Tuileries... Je n'y rendis...

— Ah ! la misérable ! la misérable menteuse ! murmurait-il.

Elle retint un sanglot.

— Claude, je t'en supplie, ne m'outrage pas. Laisse-moi aller jusqu'au bout. Il faut que tu croies, que tu croies en moi, que tu croies en mon innocence...

Et elle eut vers la chambre de sa fille le même regard effaré. Claude s'était levé lentement, avait fait quelques pas, s'était placé, debout, entre elle et la chambrette où dormait Sabine, entre la mère et son enfant...

Elle vit l'effroyable obstacle de cet homme qui n'avait plus que mépris et dégoût... Elle comprit que s'il ne la croyait pas, Sabine était perdue pour elle ! Une douleur aiguë, horrible, lui traversa le cœur...

Elle reprit, parlant déjà du fond de l'abîme où elle sentait bien qu'elle roulait :

— Au jardin des Tuileries, une autre lettre, apportée par un inconnu, m'avertissait que Valaires était mourant, chez lui, et me demandait... J'ajoutai foi à cet lettre, car je croyais à ces idées de suicide... J'ai été trompée jusqu'au bout... J'eus pitié de celui qui était moribond... Je n'eus le pressentiment d'une embûche que lorsque je fus chez lui, soudain, la porte fermée et que je le vis debout, sans blessure, m'attendant et m'entraînant de force dans le salon où vous m'avez trouvée... Et vous êtes venu, Claude... et je ne sais rien de plus, rien, rien...

— Ainsi c'était votre premier rendez-vous ?

— Il n'y a pas eu de rendez-vous, je le jure, il faut me croire.

— La première fois, du moins, que vous vous rendez chez cet homme ?

— Oui, la première fois... Blanche-et-Rose, vous avez entendu ?

— J'ai entendu...

— Qu'auriez-vous fait, à ma place ?

— Il n'y a que les honnêtes femmes pour se laisser tromper ainsi et comme j'ai toujours été une honnête femme, j'aurais été trompée comme toi, j'aurais eu pitié comme toi et comme toi je serais allée chez ce misérable... Est-ce que tu pouvais savoir ? Est-ce que tu pouvais le douter ?

Elle montra le poing à Claude.

Impassible, n'écoutant que la haine qui montait de son cœur :

— Ainsi, disait Claude, vous n'avez jamais aimé cet homme ?

— Jamais ! jamais ! J'en ai eu pitié... Maintenant, j'en ai horreur.

— Vous ne lisez pas ses lettres ?

— Jamais ! jamais !

— De telle sorte que vous ne lui avez jamais répondu ?

— Jamais ! jamais ! jamais ! dit-elle avec une énergie croissante.

Claude tira de sa poche une liasse de lettres.

Celles que le commissaire de police avait trouvées dans la chambre à coucher de Valaires et qu'il avait remises au mari en lui demandant :

— Connaissez-vous cette écriture ?

Et cette question, Claude la posait à Henriette :

— Reconnais-tu ces lettres ?

Elle les regarda, effarée... Elle balbutia :

— Ces lettres ?... Oui... C'est-à-dire, j'ignore ce qu'elles contiennent... à qui elles sont adressées... du moins, cette écriture, c'est la mienne...

— Je vais faire appel à ta mémoire... écoute... voici un mot qui n'est qu'une indication de rendez-vous, daté d'il y a quatre mois, d'après l'enveloppe : « Mon Lucien, je n'ai pas pu venir avant-hier comme je te l'avais promis, au dernier moment j'ai été retardée... Il est rentré tout à coup, alors que je ne l'attendais pas... et j'ai dû l'accompagner au théâtre... Comme tu as dû être triste en m'attendant, pauvre ami !... Pardonne-moi et à bientôt... Je t'aime... » Et signée : « Henriette. »

Henriette écoutait sans comprendre.

Blanche-et-Rose venait de se lever, lourdement, avait fait quelques pas. Et elle portait son regard tantôt sur Henriette, tantôt sur Claude.

— Eh bien ? Eh bien ? quoi donc ?

Qu'est-ce que ça veut dire, cette lettre ?

— Je ne sais pas, grand'mère... je ne sais pas ! fit Henriette épouvantée.

Claude en dépliant une seconde :

— Ecoutez celle-ci, elle est plus précise encore... datée de trois jours après la précédente... « Oui, oui, mon Lucien, cette fois, j'en suis certaine, il n'y aura aucun empêchement... Demain, à deux heures, je serai chez toi, je serai dans notre petit nid d'amour et je pourrai rester une grande heure auprès de toi, sous tes caresses et sous tes baisers... Je t'aime... » Et signée : « Henriette. »

Elle eut un cri éperdu :

— Ce n'est pas vrai... Ce n'est pas moi qui ai écrit cela ?

Il haussa les épaules.

Et farouche, jetant toute une liasse de lettres au visage de sa femme :

— En voici vingt autres, malheureuse, lisez vous-même :

Elle se précipita sur ces papiers d'un criminel et d'un lâche.

On eût dit, à la voir, qu'elle voulait les anéantir... Elle les déplaçait au hasard, et ses mains étaient agitées de tremblements convulsifs... Ses yeux obscurcis pouvaient à peine parcourir ces infamies, et de temps en temps, elle en détournait la tête et regardait Claude, regardait Blanche-et-Rose. Est-ce qu'elle était bien éveillée vraiment ? ou bien, si elle était éveillée, est-ce que son mari ne la soumettait pas à quelque cruauté, barbare épreuve ? Une sœur de moribonde, glacée, mouillait son front. Son visage, jusque-là pâle, avait pris une couleur de cire. Plus de lumière dans ses yeux. Elle sentait autour d'elle la mort, la mort partout !

D'une voix brisée, chevrotante, elle lisait des fragments de ces lettres où elle reconnaissait son écriture imitée avec une effroyable perfection :

« Mon adoré, pourquoi doutes-tu de moi ? Ne t'ai-je pas tout sacrifié ? Et je n'ai pas de remords. Quand je t'ai vu, le premier jour, revenant à moi après une longue absence, quand, l'ayant connu enfant, je t'ai retrouvé jeune homme, mon cœur s'est donné. J'ai compris que je ne te résisterais pas... Pourquoi doutes-tu ? »

Elle laissa tomber la lettre. Elle en reprit une autre, puis une autre.

Et dans toutes, les mêmes protestations, les uns de vague amour, les autres avec des détails plus précis, disant les lieux de rencontre, racontant les voluptés des rendez-vous passés, demandant pardon pour les légères querelles, toutes prouvant des relations de longue date, établies presque régulièrement.

« Il vaut mieux que tu ne viennes chez nous que de loin en loin... Ton seul regard me trouble à ce point que je crains sans cesse qu'il ne s'aperçoive de quelque chose, et s'il s'apercevait nous serions perdus. Il ne me pardonnerait jamais... Ce me sera une grande privation de ne plus te voir aussi souvent... Car vivre ainsi auprès d'un homme que l'on n'aime pas, vivre sans toi, vivre loin de tes beaux yeux qui me disent tant de choses que j'aime... est-ce possible ? »

Elle ne voulait rien lire de plus.

Elle repoussa les lettres ; elle appuya les mains sur ses yeux ; la folie battait à son cerveau. Une fièvre mortelle la brûlait maintenant, et l'on entendait ses dents, en un crissement douloureux, régulier, se choquer et claquer. Elle eut, tout à coup, un sanglot qui s'arrêta dans sa gorge en la suffoquant. Elle renversa le buste en arrière et si elle n'avait pas rencontré les bras de Blanche-et-Rose, elle fût tombée.

(Lire la suite au prochain numéro.)

dans un but que je crois deviner. C'est la moitié de l'argent que vous voulez?

— Quel argent? — Ne faites donc pas l'imbécile. Vous avez appris, je ne sais comment, qu'il y a de l'argent enfoui ici. Vous m'avez filé et vous savez une partie de mon secret. Voulez-vous que nous partagions?

— Mon cher monsieur Lafage, ce n'est pas la moitié que je désire. C'est la somme entière. L'argent volé au Crédit Bordelais par votre complice Louis Gapiet et qu'il vous a confié jusqu'à sa sortie de prison.

— Tu sais mon nom, malheureux, tu sais tout, il faut en finir.

Et ce disant, Lafage envoya un violent coup de poing au policier, que celui-ci chercha en vain à éviter. Il n'était pas armé et son adversaire était certainement beaucoup plus fort que lui.

Il n'y avait qu'une chose à faire : battre en retraite, et chercher un refuge derrière les arbres, en se rapprochant du poste des gardes du bois, distant de quelques centaines de mètres. Pinson appellerait au secours, et on lui viendrait bien en aide.

Lafage se douta de ce que le policier cherchait à faire, et lui coupa la retraite de ce côté. Force fut à Pinson de reculer de nouveau, en couvrant le terrain qu'il venait de franchir, afin de toujours faire face à son adversaire.

Celui-ci bondit sur lui et d'un vigoureux coup de tête l'envoya rouler à terre.

Son visage était horrible à voir. Il appuyait maintenant un genou sur la poitrine de Pinson, et cherchait à l'étrangler de ses deux mains convulsées. Ses yeux étaient hagards, l'écume lui venait aux lèvres, et Pinson crut bien sa dernière heure arrivée.

Les doigts se serrèrent de plus en plus. Un voile rouge passa devant les yeux du policier. L'air lui manquait. Il essaya de parler, mais il était haletant, il suffoquait. Il entendait encore les jurons et les vociférations de Lafage. Puis il eut vaguement la sensation d'un poids énorme qui tombait sur lui, et il perdit connaissance.

III

Le directeur du Crédit Bordelais se trouvait le lendemain dans son bureau, quand on lui annonça la visite de M. Pinson. Le policier faisait peine à voir. Ses vêtements étaient maculés de boue, et son visage portait les traces d'une longue lutte qu'il avait dû livrer. Il était livide et pouvait à peine parler.

— Tenez, fit-il en tendant une liasse de billets de banque à Verneau. Voilà l'argent. Il y a en tout 260.000 francs. Oui! mais quelle équipée!

— Et Lafage? — Il est mort. — Comment? — Voici. Vous savez que vous m'aviez donné l'adresse de l'hôtel du Nord, avenue de la Reine, à Boulogne, j'ai trouvé notre recéleur, je l'ai filé et j'ai suivi ainsi dans le bois de Boulogne où le magot était caché. Il s'aperçut de la filature et m'attaqua. Je n'étais pas armé et tentai de m'échapper. Il me coupa la retraite, revint à la charge sur moi, et je finis par succomber. Je tombai à terre. Il s'acharna sur moi. Mais, vous savez qu'il était d'un tempérament apoplectique.

Sous le coup de la colère, il eut une congestion et tomba sur moi. J'étais évanoui et ne revins à mes sens que ce matin. Le corps, déjà froid, de ce colosse se trouvait placé en travers de mon chemin. J'eus toutes les peines du monde à me dégager. Et aussitôt que je fus libre, je fouillai la terre, à l'endroit que je savais. Je n'ai pu retrouver que 260.000 francs. Ce qui doit bien faire le compte : 3.000 francs qu'on a retrouvés sur Gapiet, les quelques billets de mille que Lafage a dû employer pour l'achat de son fonds de commerce, et vous savez le reste.

M. Verneau se confondit en remerciements et assura Pinson qu'il serait généreusement rétribué de ses peines, par le conseil d'administration du Crédit Bordelais.

— Bon, bon, cela va bien, fit le policier. Je vais me coucher maintenant. Mais, dites-donc, c'est Mme Mérel qui va être embêtée! Et il partit, en riant.

(Tous droits de reproduction réservés.)

Règlement général pour tous les Concours de L'Œil de la Police

1° Prennent part à nos concours tous les lecteurs et lectrices de ce journal. — 2° Aucune des solutions n'est rendue. — 3° En cas d'ex æquo, les noms des concurrents sont tirés au sort. — 4° Sont seuls publiés les noms sortis au sort. — 5° Il n'est tenu aucun compte des solutions qui arrivent après l'expiration du délai indiqué dans chaque concours.

doivent être adressées au nom de M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbres ni mandats dans les lettres qu'ils adressent à M. Lecocq. Ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir, nous déclinons donc toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres

ou solutions recommandées au nom de M. Lecocq. Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés. NOTA. — Les solutions des concours en plusieurs séries doivent être collées sur une même feuille de papier et adressées ensemble, lorsque les séries du même concours sont parues, à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Toute réponse partielle pour ces concours serait éliminée d'office.

CONCOURS N° 4

CONCOURS DE GRAPHOLOGIE CRIMINELLE

RÈGLEMENT DE CE CONCOURS. — Ce concours comprendra 6 séries. Les six réponses devront être envoyées ensemble à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, à la date que nous indiquerons avec la publication de la 6^e et

dernière série. Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Il est indispensable de joindre aux solutions les 6 bons du concours, qui devront être détachés à la page 11 des numéros de L'Œil de la Police.

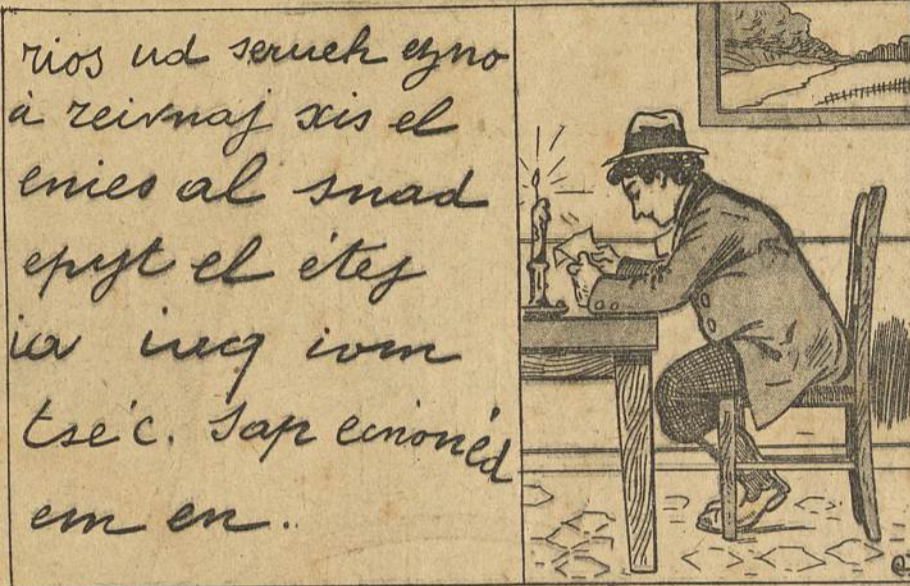
4^e SÉRIE

UN BIZARRE IDIOME

En quelle langue bizarre est donc écrite cette lettre? En iroquois sans doute? Non, mes amis, elle est écrite en français et si vous savez vous y prendre vous la lirez très facilement; elle a été envoyée par un assassin à un de ses amis; il a employé cette forme mystérieuse pour la rendre indéchiffrable, mais Miss Tauluth ne s'y est pas laissé prendre; faites comme elle.

LISTE DES PRIX

- 1^{er} prix : Un superbe service d'orfèvrerie comprenant un plateau, une théière, une cafetière, un crémier, un sucrier. 2^e prix : Une belle pendule et deux candélabres en marbre et bronze doré. Du 3^e au 8^e prix : Une bague en or pour dame. Du 9^e au 20^e prix : Un joli service à liqueurs, comprenant 4 flacons et 4 verres sur plateau artistique en cuivre repoussé. Du 21^e au 25^e prix : Une collection des 96 premiers numéros du Journal des Romans Populaires Illustrés. Du 26^e au 50^e prix : Un mignon porte-allumettes, enroulé de lapis, en porcelaine de Copenhague. Du 51^e au 100^e prix : Une chaîne sautoir dorée avec coulant, pour dame. Du 101^e au 150^e prix : Une épingle de cravate en vermeil contré avec diamants Nado forme trèfle.



CONCOURS N° 3 sur le roman de LÉON SAZIE MARTIN-NUMA

Dans chacun des feuillets du roman de Martin-Numa publiés dans chaque numéro de L'Œil de la Police, il est posé une question relative soit à l'action même du roman, soit au texte publié dans chaque numéro tels que devinettes, mots à rétablir, etc.

Douze questions seront posées par trimestre (une par numéro) et constitueront un concours trimestriel avec prix et récompenses.

Lorsque le roman Martin-Numa aura été entièrement publié, il sera fait un CONCOURS GÉNÉRAL auquel participent à nouveau tous les lecteurs et lectrices qui auront pris part aux concours trimestriels et qui auront envoyé le plus grand nombre de réponses et de solutions justes.

150 PRIX SONT AFFECTÉS A CHAQUE CONCOURS TRIMESTRIEL

- 1^{er} prix : 50 fr. en Espèces. Du 21^e au 50^e prix : Vide-poche porcelaine de Saas. 2^e prix : Service hors d'œuvre argent en émail. Du 51^e au 100^e prix : Chaîne de montre américaine dorée pour homme. Du 3^e au 10^e prix : Bourse en argent. Du 101^e au 150^e prix : Broche patine vieil argent.

AVIS IMPORTANT. — Dans chaque numéro, nous publierons en bas de la page 11 un petit coupon de concours avec chacune une formule relative à la question posée, et que nos lecteurs devront remplir et conserver jusqu'au moment où nous publierons la date de leur envoi collectif à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph.

QUATRE CENTS PRIX SERONT AFFECTÉS AU CONCOURS GÉNÉRAL dont les Premiers Prix seront de

MILLE FRANCS EN OR

UN MOBILIER COMPLET

Une Valeur avec GROS LOT de 500.000 fr.

Ameublement complet. — Bicyclette. — Nécessaire d'argenterie. — Machine à coudre. — Bureau de Dame. — Montres. — Bracelets. — Objets divers, etc. pour une valeur de plus de TROIS MILLE FRANCS

CONCOURS N° 2 sur le roman de A.-K. GREEN Lequel des Trois

AVIS IMPORTANT. — Les indications ci-dessous ne sont données que pour éclairer d'avance les lecteurs du roman Lequel des Trois sur les questions qu'ils auront à résoudre. Les réponses à ces questions ne devront être envoyées qu'après la publication d'une partie déterminée du roman et après un certain feuillet que nous indiquerons en temps opportun lorsque tous les éléments nécessaires auront paru, permettant à chacun de se faire une opinion et de répondre facilement à nos questions ayant que la fin du roman donnant la clef n'ait été publiée. Les réponses devront être rédigées sur un questionnaire spécial que nous publierons ici même dans un numéro de L'Œil de la Police et que chacun retournera à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris, accompagné rigoureusement des petits bons numérotés comme celui publié page 11 du présent numéro qui paraîtront successivement dans tous les numéros du journal et toujours placés au bas de cette même page 11.

QUESTIONS A RÉSOUDRE

- I. M. Robert Hardy a-t-il été empoisonné par un de ses fils? Par lequel des trois? Sur quoi basez-vous votre conviction? Contrairement à tous les soupçons, M. Hardy n'aurait-il pas été empoisonné par quelque autre membre de la famille? — Ou par quelqu'un d'étranger mais faisant partie de son entourage immédiat? II. Sur quel basez-vous vos soupçons? Quel serait l'assassin présumé? A quel mobile l'assassin a-t-il obéi? III. Par qui est-il découvert? IV. Combien, selon vous, répondez-vous approximativement de réponses accusant : 1^{er} les fils? 2^e un étranger.

TROIS CENTS PRIX SERONT DISTRIBUÉS

- 1^{er} prix : 250 fr. en Espèces. Du 26^e au 50^e prix : Boutons de manchettes or mat « Titre Fixe ». 2^e prix : Un bon à lots de Panama prenant part à six tirages annuels comportant : 3 lots de 500.000 fr., 3 lots de 250.000 fr., 6 lots de 100.000 fr., etc. Du 51^e au 100^e prix : Une collection des 96 1^{ers} nos du « Journal des Romans ». Du 61^e au 100^e prix : Une chaîne sautoir en argent pour dame. Du 101^e au 140^e prix : Couverts à fruits doré inoxydable style Louis XV. Du 141^e au 150^e prix : Un abonnement de six mois à la « Broderie Moderne ». Du 151^e au 200^e prix : Un stylographe. Du 201^e au 240^e prix : Un volume de la collection du Roman populaire. Du 241^e au 300^e prix : Une Broche patine vieil argent.

50 à 50 francs par semaine travail facile, sans apprentissage chez soi, 1^{re} l'année, sur nos TRICOTEUSES BREVETÉES. C^o LA GAULOISE, P. ris, 41, rue Condorcet, Villa II

Un homme nu place de l'Opéra

Ces jours derniers à la tombée de la nuit, un monsieur correctement vêtu, s'exprimant élégamment, se présentait au poste de police de la place de l'Opéra.

— Monsieur, dit-il poliment au brigadier de service, je désirerais coucher au violon Seriez-vous assez bon et assez obligeant pour m'y faire enfermer immédiatement, j'en ai une envie folle et du reste j'ai grand besoin de me reposer. L'agent ébahi lui demanda son état civil et ses moyens d'existence. Mais comme il avait beaucoup d'argent sur lui et qu'il n'avait commis aucun délit, on le pria de sortir.

Le monsieur sortit navré. Mais tenant à son idée il se retourna vers l'agent qui le poussait dehors doucement par l'épaule et lui dit :

— Vous serez bien forcé de m'arrêter tout à l'heure. Et je vous promets que ça ne vaudra la peine. Ça va rire. Il sortit et s'en allait fort paisiblement lorsqu'à quelques



mètres plus loin il s'arrêta délibérément et au grand ahurissement des badauds qui s'attourèrent il se mit en devoir de se déshabiller tout simplement. En un tour de main il mit bas tous ses vêtements et la chemise enlevée il apparut nu comme un ver. Les agents cette fois n'hésitèrent pas à l'appréhender et au lieu du violon l'envoyèrent à l'infirmerie du dépôt, car ce pauvre homme était fou.

UNE BONNE AUBAINE ILLUSOIRE

Il est rare de rencontrer dans la rue des gens qui, vous sautant au cou vous font en outre la politesse de vous offrir des billets de banque. C'est ce qui vient d'arriver une après-midi, rue d'Allemagne, à un brave et naïf peintre en voitures, nommé Charly, qui se promenait ou allait à son travail et qui reçut, désagréablement étonné, mais aussitôt ravi, une grosse dame de quarante-neuf ans dans les bras, Mme Julie P..., rentière qui l'appela son fils et le couvrait de baisers sonores lui remettait en même temps dans une expansion de générosité rare une liasse de billets de banque.

L'homme enchanté, mais surtout pratique, empocha les billets de banque et s'appretait à passer son chemin en remerciant avec son air le plus reconnaissant sa grosse nièce, lorsqu'un agent en bourgeois qui avait suivi cette scène avec une curiosité pleine d'intérêt le pria doucement de ne pas s'éloigner si hâtivement de sa bienfaitrice. La dame outrée entra alors dans une colère fort légitime. Et comme l'agent avait pris familièrement le filleul par le bras pour l'empêcher au poste, elle sortit une autre liasse de billets bleus de sa poche et les tendit à l'agent en le priant tout bas de ne rien dire et de lâcher le pauvre

homme. L'agent incorruptible emmena tout le monde au commissariat où on engagea sur le champ le peintre en voitures à restituer la bonne galette, ce qu'il fit du reste de très mauvaise grâce, tandis qu'avec beaucoup de ménagement la pauvre vieille dame était conduite à l'infirmerie spéciale du dépôt où elle a reçu les soins que nécessitait son état.



L'ŒIL DE LA POLICE CONCOURS N° 2 LEQUEL DES TROIS? BON N° 10. Conserver ce coupon pour l'envoyer à la date que nous indiquerons.

L'ŒIL DE LA POLICE CONCOURS N° 3 Roman de Martin Numa Le mot supprimé est... BON N° 10. Conserver ce bon pour l'envoyer rempli à la date que nous indiquerons.

L'ŒIL DE LA POLICE CONCOURS N° 4 Concours de Graphologie Criminelle BON N° 4. A détacher et envoyer en même temps que toutes les solutions.



EXPLOITS DE « LA MAIN NOIRE ». — Francesco Pellatro, dit Sapia, appartenant à la Société secrète de la Main Noire, après avoir pénétré en plein jour dans la banque Paté, à New-York, a tenté d'assassiner le directeur M. Pasquale et son gendre, M. Bastière. Mais les deux hommes sur leurs gardes ne lui laissèrent pas le temps d'agir, car saisissant chacun un revolver à leur portée ils le criblèrent de balles. NEW-YORK



PLAISANTERIE TRAGIQUE. — Deux ouvriers carriers de Corbeil, en état d'ébriété étaient montés dans un compartiment de 3^e classe, en gare de Coudray-Montceaux. En cours de route apercevant deux dames dans un compartiment voisin ils voulurent jouer aux contrôleurs. Mais au moment où ils sortaient le train entrant dans le tunnel de Villabé, la portière heurta la voûte se rabattant sur eux en se brisant. Megret réussit à se garer, mais le second, Carnelli, fut écrasé.



FORGERON INCESTUEUX ET ASSASSIN. — Un forgeron de bourg, en Bavière, qui entretenait des relations incestueuses avec ses deux belles-sœurs dont il avait eu tour à tour cinq enfants les a fait disparaître de complicité avec elles en les noyant successivement dans un seau d'eau. Il a été dénoncé par le plus jeune fils de sa femme, née Hoelling, qui n'osait rien dire de peur de représailles. Les cadavres des enfants ont été retrouvés enfouis dans des caves. MUNICH.



TENTATIVE D'ÉVASION ET D'ASSASSINAT. — Un nommé Troin, dangereux malfaiteur détenu à la prison de Brignoles, a tenté de s'évader pendant la nuit. Mais surpris par le gardien chef il lui a sauté à la gorge et l'a à demi étranglé, au bruit de la lutte les autres gardiens accoururent et délivrèrent leur chef dont l'état est très grave. Le forcené a été mis en cellule. BRIGNOLES.



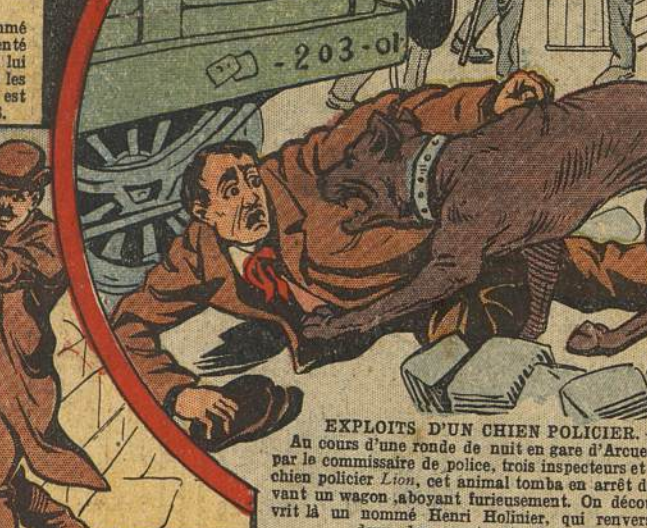
L'ATTENTAT DE CHRISTIANIA. — Un ouvrier suédois, âgé de trente ans, Johannes Gren, armé d'un fusil chargé de 12 coups à balle, est allé tirer en plein jour sur la façade du Château Royal. Quelques balles ont traversé les fenêtres s'écrasant contre les murs et entrant dans les poutres sans toutefois blesser personne. On est persuadé que cet individu a agi dans un accès de folie. CHRISTIANIA.



SERGEANTS EN GOGUETTE. — Vers une heure et demi de la nuit, trois ouvriers passaient devant la caserne Rullière, à Saint-Étienne, lorsque deux sergents d'infanterie complètement ivres leur tombèrent dessus à coup de poing et à coups de sabre, et se réfugièrent dans la caserne. Mais ces ouvriers les y ayant suivis ils demandèrent au chef de poste de vouloir bien leur indiquer leurs noms. Les deux agresseurs se nomment Jupiter et Rouger et ont été mis en cellule le lendemain. SAINT-ÉTIENNE.



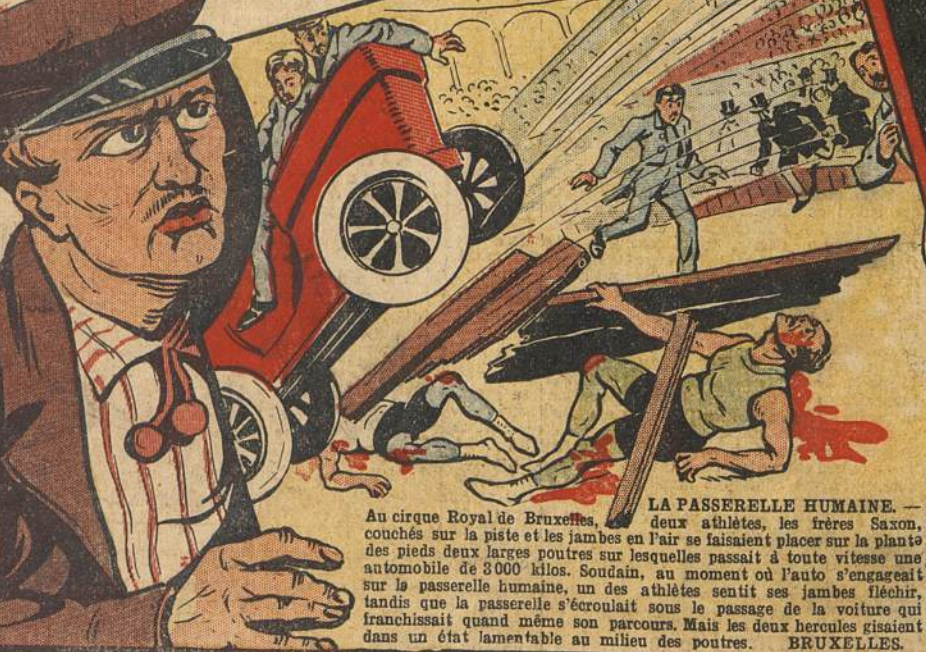
LE PIC-POCKET DES IMPÉRIALES. — A. Malloiti affectionne les impériales d'omnibus, où il plonge sa main dans les poches des voisins. Surpris sur l'omnibus Gare de l'Est-Trocadéro en train d'explorer la jupe d'une voyageuse, il descendit et prit sa course vers la Seine, poursuivi par les voyageurs et les agents. Il allait piquer une tête lorsqu'on l'empoigna. On trouva sur lui de nombreux porte-monnaies. PARIS.



EXPLOITS D'UN CHIEN POLICIER. — Au cours d'une ronde de nuit en gare d'Arcueil, par le commissaire de police, trois inspecteurs et le chien policier Lion, cet animal tomba en arrêt devant un wagon, aboyant furieusement. On découvrit là un nommé Henri Holmner, qui renversa deux des agents et allait disparaître lorsque Lion le jeta à terre d'un formidable coup de queue, le mettant dans l'impossibilité de nuire. Trente-et-un individus furent ensuite arrêtés au même endroit. ARCUEIL.



MORTE EN VALSANT. — A Warnsdorf, en Bohême, suivant la tradition, un concours de danse clôturait un bal public. Une jeune et jolie fille de vingt ans, Caroline Edeslpacher qui concourait pour le prix d'endurance et qui avait valsé pendant une heure, sans arrêts, est tombée inanimée au moment où le jury venait de lui décerner le premier prix. Elle est morte quelques minutes après. BOHÈME.



LA PASSERELLE HUMAINE. — Au cirque Royal de Bruxelles, deux athlètes, les frères Saxon, couchés sur la piste et les jambes en l'air se faisaient passer sur la plante des pieds deux larges poutres sur lesquelles passait à toute vitesse une automobile de 3000 kilos. Soudain, au moment où l'auto s'engageait sur la passerelle humaine, un des athlètes sentit ses jambes fléchir, tandis que la passerelle s'écroulait sous le passage de la voiture qui franchissait quand même son parcours. Mais les deux héros gisaient dans un état lamentable au milieu des poutres. BRUXELLES.



UN SCULPTEUR VEUT REVOLVERSIER UN EXPERT. — Dans le couloir de la neuvième chambre, un sculpteur, M. Bouillon, qui était sur la sellette, s'est précipité revolver au poing sur l'expert ingénieur et un avocat à la cour, disant qu'il préférait être condamné pour meurtre que pour vol. On réussit, à temps, à maîtriser l'agresseur. PARIS.



IVROGNE TRAGIQUE. — Avenue de Choisy, un ivrogne, H. Foissier, exhibait un énorme couteau affirmant qu'il s'en servirait pour donner la preuve. Brusquement il s'ouvrit le ventre, s'abattant dans une mare de sang. Il est mort quelques heures après. PARIS.